Éduquer à la mixité à l'heure de la confusion des genres et de la famille éclatée

François de Muizon
Poitiers, 24 octobre 2009

Introduction : La mixité scolaire interrogée

I/ À l'heure de la confusion des genres, à quelle condition la mixité éduque-t-elle ?

A/ Trouble dans le genre ? (contexte dans lequel la question se pose)

1°/ Une mixité sans parole favorise le modèle androgyne
2°/ Le spectre de l'inégalité et la peur de la différence
3°/ La toute-puissance du désir, le déni du corps et l'influence de la *Gender theory*

B/ Mixité et construction de la vie affective des jeunes dans le contexte actuel

1°/ La construction affective des jeunes dans un contexte de fragilisation de la famille
2°/ Quand la pornographie tient lieu d'éducation sexuelle en l'absence de relais familial
3°/ Comment intérioriser son identité sexuée dans un contexte de mixité généralisée ?

II/ Puiser à la source du sens de la différence homme-femme

A/ Enjeux anthropologiques : le sens de l'unité de la personne

1°/ Au-delà de l'opposition naturalisme/constructivisime, l'unité de la personne
2°/ Le corps, un langage à interpréter
3°/ Différence des sexes et différence des générations : la question de la filiation

B/ Enjeux éthiques : le sens de l'altérité en vue de l'alliance

1°/ Difficile altérité : consentir à la limite
2°/ Pour sortir du narcissisme et se décentrer de soi, vivre un lien d'alliance

C/ Enjeux spirituels : le sens de la transcendance et du don

1°/ La différence, trace de la transcendance, horizon de la communion des personnes
2°/ Le sens de la différence se donne dans la rencontre concrète de l'autre sexe
3°/ Être homme, être femme, un don, un charisme, une vocation

III/ Éduquer en vue d'une mixité réussie

1°/ Garçons et filles face au travail et mixité du corps enseignant
2°/ Passer de la mixité à la co-éducation ou l'inter-éducation
3°/ Respecter les rythmes différents, offrir des espaces protégés de non-mixité au collège
4°/ Éduquer à la vie affective et sexuelle, au service de la croissance intégrale de la personne
5°/ Intégrer et former la famille toute entière : une école des parents ?

Bibliographie

Altérité homme-femme et idéologie du genre (*Gender Theory*)

Tony ANATRELLA, *Le règne de Narcisse. Les enjeux du déni de la différence sexuelle,* Paris, Presses de la Renaissance, 2005
Nicole CHOPELIN, *Hommes et femmes, l'identité relationnelle de l'être humain,* Profac, 1996
Christus, *Homme et femme devant Dieu, chacun son pas,* avril 2001
François de MUIZON, *Homme et femme, l'altérité fondatrice,* Cerf, 2008
Luce IRIGARAY, *Éthique de la différence sexuelle,* Éditions de Minuit, 1984
Xavier LACROIX (*dir.*), *Homme et Femme, L'insaisissable différence,* Cerf, 1993
Xavier LACROIX, *La confusion des genres. Réponses à certaines demandes homosexuelles sur le mariage et l'adoption*, Bayard/Études, 2005
Yves-Antoine ORTEGA (*dir.*), *Homme et Femme à l'image de Dieu,* éditions FATES, 2002
Jean-Claude SAGNE, *L'homme et la femme dans le champ de la parole,* DDB, 1995
Yves SEMEN, *La sexualité selon Jean-Paul II*, Presses de la Renaissance, 2004

Mixité

Tony ANATRELLA, "Mixité et affectivités juvéniles", *Études*, juin 1988 (368/6).
Jacques LANG (dir.), *À l'école, au collège et au lycée : de la mixité à l'égalité,* BOEN, note du 24 octobre 2000
Michel FIZE, *Les pièges de la mixité scolaire,* Presse de la Renaissance, 2003
Françoise VOUILLOT (dir.), *Filles et garçons à l'école, une égalité à construire*, CNDP, col *Autrement dit,* 2000.

Éducation à la vie affective et sexuelle

Conseil Pontifical pour la famille, *Vérité et signification de la sexualité humaine,* publié sous le titre *L'éducation sexuelle des enfants,* Paris, Droguet-Ardant-Mame, 1996.
Congrégation pour l'Éducation, *Orientations éduatives sur l'amour humain,* 1983
Xavier LACROIX, *Les mirages de l'amour,* Centurion-Fayard, 1997
Denis SONET, *Découvrons l'amour. Pour ne pas aimer idiot,* Droguet et Ardant, 1990 (CLER)
Ministère de l'Éducation Nationale, *L'éducation à la sexualité, guide d'intervention pour les collèges et les lycées,* 2008.
Karol WOJTYLA, *Amour et responsabilité*, Paris, Éd du dialogue, 1978

Programme Teenstar : http://www.teenstarfrance.org/hist/index.htm
(TeenSTAR enseigne aux jeunes à reconnaître les valeurs liées à la sexualité et à acquérir la liberté et le discernement indispensables pour s'engager dans une relation d'amour responsable. Pour assumer pleinement leur sexualité, les jeunes doivent apprendre à intégrer les cinq dimensions de celle-ci : physique, affective, intellectuelle, sociale, et spirituelle. Cette découverte de la valeur et de la beauté de la sexualité passe par la reconnaissance des signes de la fertilité féminine et masculine et la compréhension des changements émotionnels liés aux variations hormonales.)

Éduquer à la mixité à l'heure de la confusion des genres et de la famille éclatée

François de Muizon

Introduction : La mixité scolaire interrogée

Contribuer à la croissance intégrale de garçons et de filles, fragiles par définition car en pleine construction, suppose de leur offrir un cadre susceptible de les aider à intérioriser leur identité sexuée, afin qu'ils deviennent des hommes et des femmes équilibrés, capables d'assumer leurs responsabilités, de vivre un lien d'alliance durable et fidèle dans le mariage, et de fonder une famille.

Or, on sait que ces jeunes ont parfois déjà vécu des blessures affectives profondes qui ne sont pas sans conséquences sur la construction de leur identité sexuée : divorce, familles éclatées, carence d'expression de l'altérité sexuelle au sein du couple en cas de séparation/divorce, de duo homosexuels, perturbations et doutes sur la possibilité d'un amour durable en cas de divorce, et difficultés diverses en cas de familles dites recomposées.

Par ailleurs, ils doivent faire face à une idéologie diffuse qui tend à banaliser la différences des sexes, à promouvoir une conception constructiviste et culturaliste de l'identité sexuée, à valoriser l'homosexualité comme nouveau modèle anthropologique, et à réduire l'amour à ses dimensions subjectives et individualistes.

Enfin, de fait, la quasi-totalité des établissements scolaires ont opté pour la mixité, le plus souvent par conformisme, sans la penser en ses effets concrets et particulièrement sur la construction de l'identité sexuée des enfants et des adolescents. Nous interrogerons les enjeux de sens impliqués dans la mixité scolaire, au sein d'une société où la signification de l'altérité des sexes semble devenue problématique, confuse. La manière selon laquelle est vécue la mixité scolaire est révélatrice de notre compréhension (ou de notre incompréhension) du sens de la différence homme-femme.

Nous nous demanderons en quoi la responsabilité de l'institution scolaire est engagée dans ces questions, jusqu'où elle doit s'engager et comment promouvoir, dans ce contexte, une authentique éducation à la vie affective et à l'amour.

En France, depuis une cinquantaine d'années où la mixité à l'école s'est peu à peu généralisée, on a rarement pris les moyens de penser cette mixité ni d'en évaluer les effets. La circulaire française de 1957 montre en revanche clairement que les raisons étaient conjoncturelles : *"La crise de croissance démographique de l'enseignement secondaire nous projette dans une expérience de la mixité que nous ne conduisons pas au nom de principes (par ailleurs fort discutables) mais pour servir les familles au plus proche de leur domicile."*

Or il semble clair que le **fait** de la mixité en lui-même n'éduque pas. Ce qui éduque, c'est le **sens** qui s'en dégage, à condition que ce sens soit indiqué, nommé, discerné par un tiers.

Au **Canada** au contraire on a pris soin d'expliciter dans des Orientations les finalités et donc le sens de la mixité scolaire et de l'éducation à la vie affective et sexuelle en milieu scolaire (années 90) :

"Orientations concernant le programme **d'éducation sexuelle** mis en place par le **gouvernement canadien** du primaire à la fin du secondaire :
1) Favoriser chez l'élève, garçon et fille, le développement d'une perception positive et valorisante de son identité sexuelle, corporelle et psychologique, ainsi que **l'intégration harmonieuse à sa personnalité des diverses dimensions de la sexualité.**
2) Favoriser chez l'élève la connaissance des autres comme être sexués, ainsi qu'une bonne compréhension des conditions **affectives, psychologiques, sociales et morales,** permettant d'enrichir les relations humaines et de fonder un projet de vie de qualité, comme hommes et femmes responsables dans le couple et dans la famille.
3) Favoriser chez l'élève une compréhension personnelle et critique des **réalités culturelles et sociales de la sexualité**, ainsi qu'une attitude positive face à l'exercice du rôle sexuel comme homme et femme, tant sur le plan professionnel que familial et social."

André Blandin[1] (ancien Secrétaire général adjoint de l'Enseignement catholique) pose bien le problème : *"La mixité à l'école est un atout très important **si** elle favorise la capacité à vivre la différence **dans la reconnaissance et l'acceptation de l'autre**. Le **danger** est dans la neutralité asexuée ou dans la mixité vécue sur un seul modèle, masculin ou féminin"*.

La mixité donc, certes est un atout, mais à une **condition** et au risque d'un double **danger**.

Aujourd'hui où la mixité est quasi-généralisée, il est essentiel de **s'interroger** sur cette **condition** : *"favoriser la capacité à vivre la différence dans la reconnaissance et l'acceptation de l'autre"*. Le mot reconnaissance a deux sens : reconnaître, c'est identifier, connaître d'une façon approfondie, et don au minimum accepter, tolérer. Pas de mixité réussie sans un minimum de connaissance de l'autre sexe, de relation concrète. Mais la reconnaissance c'est aussi le dépassement de la rivalité, de la violence dans l'émerveillement et la gratitude. Pas de mixité réussie sans éducation à la reconnaissance de l'autre sexe, ce qui suppose de poser un regard juste sur cet autre si étonnant, si étrange, mais aussi si complémentaire, si attendu au fond. Cette condition qui indique une direction est-elle effectivement toujours à l'horizon de ce choix de la mixité ?

Ne risque-t-on pas de tomber dans les **deux dangers** cités : la **neutralité** asexuée ou le **modèle unique** ? On peut légitimement se poser des questions : Quel "*atout*" peut encore représenter une mixité aveugle et sans parole ?

Ainsi que l'écrit le journaliste Louis de Courcy[2] : *"Le grand brassage des sexes rend tout de même ardue une éducation à la pleine **reconnaissance** de l'identité de chacun."* Chacun sait qu'il ne suffit pas de mettre ensemble garçons et filles pour réussir la mixité. De nombreux arguments resurgissent qui semblent aller contre la mixité : réussite des filles, mais échecs des garçons; augmentation des violences sexistes et sexuelles; persistance des clichés enfermant pour chaque sexe; persistance de l'inégalité des chances; problèmes d'identité de nombreux adolescents … La tentation existe de remettre en question la mixité. Le problème n'est pas, me semble-t-il, d'être pour ou contre la mixité, (on ne reviendra pas en arrière !) mais de s'interroger sur la manière dont elle est vécue. Favorise-t-elle effectivement l'acquisition de **l'identité** sexuée, et contribue-t-elle vraiment à une **relation** pacifiée et enrichissante entre les sexes ? Éduque-t-elle vraiment à la différence ?

---

[1] *La Croix* , 15.09.1999

[2] Ibid.

I/ La mixité à l'heure de la confusion des genres éduque-t-elle à la vie affective ?

Transition :
Il semble donc que nous sommes très en-deçà de cette problématique, car notre société doutant du sens profond de la différence, a opté pour une culture de l'indifférenciation. Pour sortir d'une confusion propre à notre société, il est bon d'abord de revenir à la source de la différence homme-femme, et d'en chercher le sens. Quel est le sens profond et ultime de la différence homme-femme ? Redoutable question car nul n'en est le spécialiste. Nul ne peut prétendre avoir le monopole du sens sur cette question, nul ne peut dominer de l'extérieur le problème, tout simplement parce que l'on ne peut en parler que d'un point de vue nécessairement limité : comme homme *ou* comme femme.

A/ Trouble dans le genre ?

1°/ Une mixité sans parole favorise le modèle androgyne

Nous vivons dans un monde **mixte** de part en part, où dans tous les domaines, la parité est de mise. Cette mixité est bien évidemment, et il faut commencer par le dire, une richesse, une chance, … un bonheur, celui de vivre et de travailler en nous complétant, en nous confrontant, en faisant jouer cette mélodie de la différence en ses variations infinies. Mais la diversité fait aussi bien la cacophonie que la symphonie ! Mixité n'est donc pas mixage ! Il ne suffit pas de décréter la mixité, pour qu'elle contribue réellement à la construction des identités féminines et masculines.

Au delà du discours *politiquement correct*, cette systématisation du brassage des sexes dans tous les lieux de la vie scolaire, sociale, professionnelle et politique n'a-t-elle pas pour effet de masquer une difficulté propre à notre temps ? difficulté de parvenir à une reconnaissance pacifiée de la **différence** des sexes. Cherche-t-on vraiment et positivement à susciter les conditions d'une heureuse harmonie des sexes, au-delà des peurs, des rapports de force, de la guerre des sexes, en vue d'une reconnaissance sereine du bienfait de la différence homme-femme dans toute sa radicalité ?

Indifférence à la différence sexuelle et brouillage des identités, tels semblent bien être en réalité les messages massivement diffusés[3]. La différence des sexes ne va plus de soi aujourd'hui [4]. Il est donc nécessaire d'analyser les raisons d'un tel **déni de la différence**[5]. Le lien essentiel entre différence des sexes et filiation ne semble plus aperçu. Le concept étrange **d'homoparentalité** qui se développe actuellement, laisse supposer qu'une filiation est possible et humainement structurante en dehors de la différence des sexes. Bref, qu'être parent, ça demeure la même chose, qu'on soit un couple (un homme et une femme), ou qu'on soit deux hommes, voire deux femmes. Une enquête récente sur la sexualité des Français conclut à peu près en ces termes : "Homosexualité, hétérosexualité, où est la différence ?[6] ". Cette banalisation de l'homosexualité, quand elle n'est pas érigée en nouveau modèle conjugal et parental ajoute encore à la confusion. Stéphane Nadaud va jusqu'à donner pour titre à son

---

[3] Ce dont Tony Anatrella nous a averti dans un livre au titre percutant, *La différence interdite,* Flammarion, 1998

[4] Quand on lit dans un grand quotidien sérieux le progrès que constitueraient "*des enfants nés hors de la différence des sexes"*, on est tout de même en droit de se poser des questions ! (*Le Monde,* 16.02.1999)

[5] Tony Anatrella, *Le règne de Narcisse, les enjeux du déni de la différence sexuelle*, Paris, Presse de la Renaissance, 2005

[6] *Le Monde*, 02.03.2002

dernier livre : *Homoparentalité, une nouvelle chance pour la famille ?*[7] . Où s'enracine un tel **déni de la différence** ?

En réalité, nous sommes confrontés à la mise en avant d'un **modèle androgyne** où les identités masculines et féminines deviennent floues ou problématiques. Le philosophe grec Platon[8] attribuait à Aristophane une version un peu loufoque du mythe des androgynes, mythe d'une humanité qui totaliserait les deux identités en chaque individu : des êtres à la fois homme et femme, puissants et sphériques, symbole de plénitude et de **dépassement de la limite sexuelle.** La sexualité issue de la différence est présentée alors comme une punition aliénante, une déchirure affaiblissante (sexe vient de *secare*), un manque à combler. L'être humain totalement accompli contient en lui les deux sexes, étant désormais affranchi de cette limite aliénante de la différence.

Pourquoi aujourd'hui un tel **soupçon** sur le lieu de la différence homme-femme ? Certainement, nous ressentons la nécessité de dépasser les **stéréotypes** superficiels qui ont souvent **bloqué** la différence dans des **rôles** figés et enfermant, quand ce ne sont pas des **clichés** qui ne font qu'exprimer un rapport de force, réduisant le plus souvent la femme à une fonction de service et véhiculant une image de la virilité bien frustre ! En réaction à ces clichés, le féminisme militant s'est développé à bon droit. Mais cette première réaction sous le signe de la polémique a été suivie rapidement d'une lente mais profonde **érosion** du sens de la différence, qui semble de plus en plus **suspecte** désormais, cachant on ne sait quel **archaïsme** à dépasser. Dans un tel contexte, on comprend que la **mixité scolaire** connaisse un véritable malaise, surtout si elle n'est **jamais parlée**. Le constat accablant de Michel Fize[9] dans un livre récent et controversé est que la mixité systématisée mais non gérée accentue les clichés, les stéréotypes, la domination masculine, le sexisme, l'inégalité, voire la violence sexuelle. Par ailleurs, on sait que les enfants et les adolescents de sexe différent ne se mélangent pas facilement. Il faut attendre la Terminale, et encore pas si facilement[10] !

2°/ Le spectre de l'inégalité et la peur de la différence

La différence sexuelle est soupçonnée car elle semble toujours véhiculer nécessairement son poison associé, **l'inégalité**. Or, nous vivons dans une société égalitariste, et nous avons du mal à distinguer l'**égalité *de droit*** (devant la loi notamment) qui est une manière de traduire l'égale dignité de l'homme et de la femme, et l' **inégalité foncière *de fait*.**

---

[7] Stéphane Nadaud, *Homoparentalité, une nouvelle chance pour la famille,* Fayard, 2002

[8] Platon, *Banquet*, 189e-193d, Pléiade, p. 716-722

[9] Michel Fize, *Les pièges de la mixité scolaire,* Presses de la Renaissance, 2003, pp. 77, 111-115, 172, 179, 184, 190-191

[10] Sans doute, il faut nuancer, et l'expérience qui est la mienne me semble moins négative. Une petite enquête auprès d'élèves de Terminale L et S d'un établissement privé catholique mixte en novembre 2003, montrent comment les garçons et les filles se perçoivent mutuellement :
Qualités des filles : douceur, sensibilité, attentives, exigeantes, délicatesse, sincérité, discrétion, à l'écoute, intuitives, compréhensives, plus aptes à la vie relationnelle, sentimentales, romantiques, maternelles, sens de l'organisation, ouverture d'esprit, studieuses, soigneuses.
Qualités des garçons : puissance, courage, protecteurs, forts, rassurants, profonds, actifs, fonceurs, confiance en soi, simplicité, sens de l'humour, détente, loyauté, franchise, honnêteté, capacité à se mettre en avant, serviabilité.
S'agit-il de simples clichés ? Peut-être en partie, mais les élèves ne font-il pas aussi preuve de bon sens, de lucidité, révélant une relation à l'autre sexe assez sereine et vécue comme équilibrante ?

Exemple : l'homme ne portera jamais l'enfant, mais devra le recevoir de sa femme. Mais pour porter l'enfant, elle devra recevoir de son mari l'acte inséminateur qu'elle ne pourra pas se donner à elle-même (même en ayant recours à une insémination avec donneur, derrière le sperme utilisé il y a bien un homme !). Foncière, mais salutaire dissymétrie ! Sommes-nous égaux en tout, notamment devant l'essentiel, la vie ? Du début à la fin de la vie, des différences irréductibles : à 22 semaines, une petite fille prématurée survit, pas un petit garçon (24 semaines). Notre espérance de vie varie de 7 ans (en 2006 : 77 ans pour les hommes, 84 ans pour les femmes).

25 ans après la circulaire de 1957, en 1982, le premier argument invoqué est celui de l'égalité entre garçons et filles pour justifier la mixité. Il s'agissait *"assurer la pleine égalité des chances entre les filles et les garçons, par la lutte contre les préjugés sexistes."* Derrière le légitime souci d'offrir aux filles une formation aussi bonne que celle des garçons, ce mythe de l'égalité absolue semble avoir pour effet secondaire de neutraliser la différence. Et puis qui faut-il égaler ? À qui faut-il s'aligner ? *"Égales à qui ?"* demandait avec humour la philosophe Luce Irigaray.

On peut alors formuler le problème ainsi :

- Comment valoriser la différence sans accentuer les inégalités ?
- Comment viser l'égalité sans nier les différences ?
- Comment être concrètement égaux et différents tout à la fois ?

La question de fond est "**Peut-on tenir ensemble égalité et différence ?**"

Que cache le mythe de l'égalité ? encore un rapport de force ! …

On observe que bien souvent une telle visée de l'égalité dans une prétendue indifférenciation des rôles a encore pour effet de **valoriser les modèles masculins.** L'indifférenciation c'est en réalité le plus souvent le masque d'une domination encore bien réelle de l'homme sur la femme.

Dans les groupes scolaires mixtes, le modèle masculin tend encore assez spontanément à s'imposer. Le bilan de la mixité serait accablant : "*Dans tous les cas, c'est certain, la mixité se présente comme une domination du masculin sur le féminin."* conclut Michel Fize[11] . *"L'école continue de reproduire les rapports de force de la société "encore favorable aux hommes" (Marie Duru-Bellat)*[12] *"*. La mixité est soupçonnée de n'être qu'un alibi : *"La mixité ne sert-elle pas d'écran propre (c'est-à-dire démocratique) à une domination de genre maintenue ?*[13] *"* Par ailleurs, les filles pour qui cette mixité représentait le rétablissement d'une justice élémentaire, subissent une pression sexiste plus ou moins consciente : elles se disent d'ailleurs moins confiantes quand il y a des garçons. *"Toutes les études de psychologie sociale montrent que c'est dans les écoles mixtes que les filles sont le moins convaincues de leurs compétences*[14]*."* Paradoxalement, toutes les études montrent que scolairement, les filles s'en sortent beaucoup mieux que les garçons[15] . Est-ce parce qu'elles ont conscience qu'elles auront à faire leur preuves pour réussir dans le monde professionnel ?

---

[11] Michel Fize, op.cit., p. 250

[12] Ibid. p. 260

[13] Ibid. p. 112

[14] Ibid. p. 152

[15] cf étude de Nicole Mosconi, Paris X-Nanterre

Il semble évident que le monde du travail et le monde politique ont encore beaucoup à progresser pour que la différence homme-femme soit accueillie comme un trésor et infiniment respectée : il ne s'agit pas simplement d'une question politiquement correct de parité, ou d'égalité, qui en général exige maladroitement des femmes de travailler "comme des hommes", ce qui réduit d'une façon unilatérale et stérilisante la richesse de la différence, mais de prendre en compte le **charisme original de la femme** dans le monde du travail, dans la vie politique et dans la société.

Modèles masculins dans la vie sociale et modèles féminins (maternants) dans la vie familiale ?

N'assiste-t-on pas par ailleurs à une **rupture** entre la sphère **publique**, professionnelle, où les modèles **masculins** prévalent et la sphère **privée**, familiale et conjugale, où au contraire dominent les modèles **féminins**. Si on demande trop souvent aux femmes d'être combatives et de s'imposer par la force dans le monde de l'entreprise, surtout dans les postes à responsabilité, n'attend-on pas de l'homme qu'il épouse un modèle maternel et féminin à la maison, en privilégiant le partage, l'écoute et en discréditant *a priori* toute parole d'autorité ? D'où la difficulté des pères à trouver leur place dans la sphère familiale. '"Papa, c'est Maman, en moins bien". Le père, un double indifférencié de la mère ? Heureusement, les enfant, eux savent bien faire la différence !

Modèle unique (masculin) de réussite sociale ou société Big Mother ?

L'objectif de réussir sa vie professionnelle préoccupe aujourd'hui les femmes, là où seuls les hommes se sentaient vraiment concernés. Le dogme dominant est que "les métiers n'ont pas de sexe." Mais ne nous laissons pas aveugler : *"Les droits obtenus par les femmes depuis quelques années, sont pour la plupart, des droits qui leurs permettent de se glisser dans la peau des hommes, d'endosser l'identité dite masculine*.[16] *"*écrit Luce Irigaray. Beaucoup de femmes se sentent coupables car écartelées entre leur carrière professionnelle et leur responsabilité de mère. C'est le sens de la **maternité** lui-même qui est alors dévalué. Or, la notion de carrière professionnelle est souvent narcissique, là où la maternité est ordonnée au don, à la générosité, au dévouement, termes peu à la mode … Cet état d'esprit avait déjà pour effet de fragiliser le lien paternel, le père étant peu présent à la maison. Il atteint désormais aussi le lien maternel. Tant d'enfants ne voient plus leur père et si peu leur mère pendant la semaine, à cause du travail.

Éducation indifférenciée et vie de l'esprit neutre ?

La mixité scolaire généralisée va rarement jusqu'à permettre une véritable **co-éducation** des garçons et des filles. Le plus souvent, il s'agit tout au plus d'un mixage tendant à une neutralisation . On parle "d'élève" mais aussi de "prof", termes tout aussi assexués l'un que l'autre. On prend peu les moyens d'une éducation spécifique, ce qui permettrait l'éveil d'une culture masculine, à côté d'une culture féminine. Les programmes ne prennent jamais en compte cela. L'éducation peut-elle être neutre ?

Enfin, on pense de plus en plus que la différence sexuelle indiscutable sur le plan biologique et psychologique, n'aurait aucun impact dans la vie intellectuelle et spirituelle. *"Deux selon le sexe, mais non selon l'esprit !"* affirmait une féministe. Mais peut-on dissocier le corps et l'âme, l'esprit ? Il faudra revenir sur cette question. Est-il possible de discerner une forme d'intelligence plutôt féminine

---

[16] Luce Irigaray, *Le temps de la différence,* p. 93

(plus intuitive, plus fine, plus attentive au concret …) et une forme d'intelligence plutôt masculine (plus analytique, plus schématique, plus portée à l'abstraction) ? On évitera ici de durcir le trait.

Penser la différence des sexes en évitant un double écueil :

On comprend pourquoi dès lors, il est important de valoriser, à contre-courant, cette différence des sexes qui ne semble décidément plus aller de soi, tant elle semble difficile à mettre en œuvre. Reconnaissons, pour le moins, que ce climat de confusion ne favorise pas la croissance de l'adolescent et son accès serein à son identité sexuée, d'homme ou de femme. Nous savons en effet que l'adolescent va passer par des phases d'hésitation et de flou : la clarté des messages véhiculés par son environnement l'aidera à se structurer.

Luce Irigaray écrit au début de l'un de ses ouvrages : *"Chaque époque, selon Heidegger, a une chose à penser. Une seulement. La différence sexuelle est celle de notre temps*[17] *."* Nous sommes donc loin d'avoir épuisé la profondeur de sens et les ressources de cette différence dans la réflexion philosophique et anthropologique (où elle est mise de côté de plus en plus), ni même dans la réflexion théologique et spirituelle.

Pour y arriver, il nous faudra éviter un double écueil :

L'enfermement dans la différence, sa chosification dans des particularismes qui la trahissent, des rôles figés, et qui ne rendent pas compte de la profondeur avec laquelle elle traverse l'être humain. C'est le schéma dont nous sortons, schéma beaucoup trop caricatural, n'exprimant en gros le plus souvent qu'un rapport de domination de l'homme sur la femme, et sa réaction polémique féministe qui finit par inquiéter les hommes. Cette position a conduit à séparer complètement les sexes notamment dans l'éducation, ce qui ne les prépare nullement à se rencontrer un jour sereinement !

La négation de la différence, l'indifférenciation comprise comme l'illusoire neutralité de la vie, de la culture et de l'esprit, selon le leurre d'une réalisation asexuée de l'humain sur un mode égalitariste. C'est le schéma qui tend à se généraliser dans tous les domaines aujourd'hui. Cette négation peut se produire par subordination d'un sexe à l'autre (schéma ancien dont nous sortons) ou par imitation de l'autre sexe (l'égalité pour la femme consistant alors à imiter l'homme).

Au fond, il s'agit de ne pas fuir la différence, de ne pas la laisser se dégrader en rapport de force, mais de la vivre, de lui donner l'occasion de s'exprimer en vérité.

"C'est bien parce que le féminin est porteur d'un trésor de sens qu'il serait dommage qu'il s'aligne purement et simplement sur le masculin; que ce soit à la manière ancienne, par subordination, ou à la manière moderne par imitation < ce qui conduit à la neutralisation >. *Pour cela aussi, bien sûr, il serait dommage qu'il reste purement et simplement, comme il l'a été si souvent, séparé du masculin*[18] *."*

---

[17] Luce Irigaray, *Éthique de la différence sexuelle,* Éd. de Minuit, 1984, p. 13

[18] Xavier Lacroix, *L'avenir c'est l'autre*, Cerf, 2000, p. 231

3°/ La toute-puissance du désir, le déni du corps et l'influence de la *gender theory*

Plus fondamentalement, l'idée de **neutralité** s'impose de plus en plus, avec la prétention de dépasser la différence qui resterait alors du côté des contraintes biologiques, des **déterminismes naturels** aliénants pour la personne, dont il faudrait enfin s'affranchir.

L'existentialisme française oppose une nature corporelle sexuée (secondaire) à une liberté toute-puissante (première). On se souvient de Simone de Beauvoir qui écrivait ***"on ne naît pas femme, on le devient"***[19] . En un sens, c'est vrai. On ne naît pas femme, mais seulement femelle. On ne naît pas homme, mais seulement mâle. Femme, homme, il faudra aussi le devenir.

Mais néanmoins, peut-on aller jusqu'à dire que la féminité est une pure invention culturelle, qui n'a aucun rapport avec le donné biologique, avec le mode de relation qu'il induit ? Est-ce que vraiment le fait de pouvoir porter un enfant et de le mettre au monde n'a aucun rapport avec la féminité, sans pour autant l'y réduire ? La maternité n'est-elle vraiment qu'une pure fiction culturelle ? Puis-je m'inventer à partir de rien. Puis-je décider librement de mon sexe ? Il est évident que je reçois mon corps et par là, mon sexe anatomique. Pour autant, mes conduites ne sont pas immédiatement déterminées, mécaniquement, par ma physiologie, comme le voudrait un courant **naturaliste** qui a longtemps prévalu au XVIII-XIXème siècle : *« Tota mulier in utero»* a pu écrire le médecin Pierre Roussel en 1775, dans son livre, le *Système physique et moral de la femme*, systématiquement réédité après la Révolution tout au long du XIXème.

Question de fond :
Comment articuler le donné corporel, la liberté, et le sens ? Il nous faudra le préciser.

Sur le lieu de l'identité sexuée prévaut de plus en plus un **spontanéisme du désir** : *"Laissons s'exprimer spontanément la différence sexuelle. Renonçons à nommer la différence, à la qualifier, à l'enfermer dans le biologique et laissons-la parler d'elle-même au gré de nos désirs et de la liberté de chacun."*

N'y a-t-il pas **contradiction** à affirmer d'un côté que la différence sexuelle est une construction culturelle et non pas une donnée naturelle et d'un autre côté à préférer un **spontanéisme** du désir individuel comme si la différence sexuelle ne demandait pas pour s'affirmer à être étayée, relayée, confirmée par l'éducation et par les valeurs d'une culture donnée ? En tout état de cause, dès que l'on oppose nature et culture, **on manque le sens anthropologique de la différence.** Ce serait donc l'orientation du tout-puissant désir qui déciderait de tout, y compris de mon identité, au mépris du donné corporel lui-même. Or on sait que le désir peut être fragile, incertain, fluctuant. Le désir ne suffit pas à déterminer objectivement l'identité personnelle. Le donné **corporel** lui-même n'est-il pas porteur d'un sens plus fondamental ?

En réalité, on confond
- l**'identité sexuée** (être homme/être femme) qui est marquée jusque dans la chair sexuée. La différence anatomique nous situe dans notre identité d'homme ou de femme, même si en un sens il nous faudra aussi le devenir.
- l'**orientation sexuelle** (être tourné vers l'autre sexe, hétérosexualité/être tourné vers le même sexe, homosexualité).

---

[19] Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe,* 1949, Gallimard, Folio, t.II, p. 13

L'orientation sexuelle est à mettre en relation avec la construction psychique du sujet. La construction de l'identité sexuée du sujet peut être plus ou moins achevée ou perturbée, en fonction de l'histoire personnelle du sujet. La condition pour **accéder à l'hétérosexualité** est précisément d'avoir psychiquement intériorisé son identité sexuée. En revanche, l'homosexualité est comprise par Freud lui-même comme le signe d'un processus inachevé de construction psychique : le sujet ne parvenant pas à intérioriser son identité sexuée, reste enfermé dans la relation au même et n'accède pas à la relation d'altérité.

La *Gender Theory*

Origine, thèse

Née dans les milieux féministes et homosexuels anglo-saxons, dans le sillage de l'existentialisme sartrien, la *gender theory* oppose un ***sexe* biologique (naturel)** insignifiant à un ***genre* culturel, construit,** polymorphe, librement inventé au gré de nos désirs = l'idée centrale.

Le concept de *gender* est explicitement né dans un contexte de **polémique féministe anglo-saxonne** à la fin des années 60. **Ann Okley,** dans un ouvrage considéré comme fondateur, *Sex, Gender and Society*, souligne la différence entre le "sexe biologique" et le "sexe social" (le *gender*). Okley remet en cause ce qu'elle dénonce comme une **idéologie naturaliste** liant les différences comportementales entre les hommes et les femmes à des différences d'ordre biologique[20]. Tout commence donc par une attaque en règle du **naturalisme**, idéologie qui prétend fonder dans la nature des inégalités sociales inacceptables.

Les **conséquences** sur le sens de la différence homme-femme sont lourdes : **l'identité sexuée** (être homme ou femme, avec tout son étayage culturel et social) est **relativisée** au profit de la seule **orientation sexuelle** librement choisie.

La **théorie du *gender* laisse entendre que la différence sexuelle**, c'est-à-dire le fait d'être un homme ou d'être une femme, serait **secondaire** pour fonder le lien social et les associations affectives qui se contractent dans le mariage et participent ainsi à la fondation d'une famille. Il faudrait plutôt privilégier et reconnaître le **genre que chacun construit subjectivement** et qui l'oriente vers l'hétérosexualité, l'homosexualité, le transsexualisme etc. On pourra ainsi parler de couple et de famille hétérosexuelle et homosexuelle. Autrement dit, **la différence sexuelle est** remplacée par **la différence des sexualités et des orientations sexuelles.**

Des enjeux idéologiques et politiques

Cette nouvelle idéologie représente une **véritable manipulation sémantique en appliquant la notion de couple et de parenté à l'homosexualité.** Or le couple (et *a fortiori* l'alliance conjugale) implique la dissymétrie sexuelle et ne repose que sur la relation d'un homme et d'une femme. En réalité, **l'homosexualité** ne peut pas être à l'origine de la conjugalité, de la parenté, de la famille. Si l'homosexualité relève d'une problématique **individuelle**, elle **ne peut pas être une norme sociale** et reconnue comme une valeur à partir de laquelle il serait possible de fonder une famille et d'éduquer les enfants.

---

[20] cf. M. Fournier, "Genre", revue *Sciences humaines*, Hors-série n° 38, septembre 2002. Nous nous appuyons sur cet article ici.

La théorie du *gender* est largement diffusée par **la Commission Populations de l'ONU** et par le Parlement européen afin **d'obliger les pays à modifier leur législation** et reconnaître, par exemple, l'union homosexuelle ou l'homoparentalité avec adoption d'enfants.

Arrivée en France dans les années 90, elle constitue le support théorique sur lequel s'appuient quelques sociologues et juristes parisiens, pour imposer progressivement à toute la société française, avec le soutien massif et complaisant des médias, un **changement structurel des normes anthropologiques** fondamentales.

L'enjeu ultime est clair : il s'agit clairement d'en finir avec la différence sexuelle, avec le sexe comme différence, comme limite rendant possible la relation d'altérité, et par là, d'en finir avec la famille (cf. analyse de Thibaut Collin, *Le Mariage gay*, 2005).

Dans une société à tendance individualiste et narcissique, **les nouvelles normes subjectives s'imposent** facilement. Toutes les revendications homosexuelles récentes (Pacs, mariage gay, adoption, loi sur l'homophobie) imposent ce **changement radical de mentalité,** sous couvert de bons sentiments et derrière le masque de la très respectable lutte contre les discriminations. L'effet de sidération, de neutralisation, voire de terrorisme sur la pensée elle-même est manifeste. Pris au piège de la nouvelle bien-pensance commune et comme obsédé par le spectre de la ringardise, le législateur semble totalement passif ou naïf, se contentant d'avaliser les rapports d'experts qui diffusent ces théories comme le rapport Théry sur la famille en 1998 [21]. Il est urgent de comprendre les fondements de cette nouvelle idéologie, qui est accueillie massivement aujourd'hui, avec le même aveuglement naïf avec lequel les grandes idéologies du XXème siècle le furent en leur temps[22].

Radicalisation : Judith Butler et la queer theory

L'identité *queer* est le dernier avatar de la *gender theory,* se présentant comme une radicalisation critique de la notion même de genre : en effet, si tout est culturel et donc inventable, pourquoi s'enfermer dans la dichotomie masculin/féminin ? Pourquoi garder la distinction hétérosexuel/ homosexuel ? Tout ceci n'est-il pas imposé par un ordre social qui aliène l'individu ? C'est le sens de la critique de la notion de *gender* sous la pression de la libération sexuelle américaine, et des mouvements homosexuels et transsexuels.

L'américaine **Judith Butler**[23], considérée comme l'une des fondatrices de la théorie *queer,* envisage une pluralité d'identités sexuées, et prétend dépasser la dichotomie entre le masculin et le féminin, et la distinction entre homosexuel et hétérosexuel. Cette théorie aboutit à l'idée d'un sexe polymorphe, pluraliste, subjectif, à la carte, sans limite, et finalement indéfini. Comment cela est-il pensable ?

---

[21] I. Théry, "Couple, filiation et parenté aujourd'hui - Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée", rapport remis à Martine Aubry, ministre de l'emploi et de la solidarité, et à Elisabeth Guigou, garde des sceaux, et rendu public le 14 mai 1998

[22] cf. T.Anatrella, *Le règne de Narcisse, Les enjeux du déni de la différence sexuelle,* Paris, Presse de la Renaissance, 2005, p. 107-124; Y. Semen, *La sexualité selon Jean-Paul II,* Paris, Presses de la Renaissance, 2004, p. 95-96.

[23] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005

Tout d'abord, Butler considère que l'enjeu premier de l'identité sexuelle est le **pouvoir**. La question du genre induit la mise entre parenthèse du corps, et l'idée que le sexe est construit selon des représentations qui ne traduisent que des rapports de force et de pouvoir. L'influence de Foucault [24] est explicite. *"Le genre est moins la construction sociale de la différence des sexes qu'une façon première de signifier des rapports de pouvoir*[25]".

C'est donc clair : la clef herméneutique pour **interpréter** la différences des sexes, c'est le **pouvoir**, la **domination** et surtout pas la relation d'altérité, **l'amour**, la reconnaissance ou le don de soi.

Selon les présupposés foucaldiens, nous serions fondamentalement assujettis, c'est-à-dire constitués comme sujets par un pouvoir qui nous aliène. C'est ce **pouvoir du collectif** qui prescrit les normes de notre identité, et notamment de notre identité sexuelle, **en nous imposant arbitrairement la norme hétérosexuelle**. La question **sexuelle** serait essentiellement d'ordre **politique**. La réduction de la sexualité à une question de pouvoir suffirait à justifier l'entreprise de déconstruction systématique de la différence sexuelle. Il est vrai qu'historiquement cette réflexion est née dans le contexte féministe américain, où il s'agit pour les femmes de se libérer de toute norme imposée par les hommes.

De ce point de vue, consentir pour une femme à l'union hétérosexuelle, consentir à se laisser pénétrer par un homme, c'est encore se laisser enfermer dans la limite de la norme. *"Les relations sexuelles elles-mêmes constituent un lieu et un moment privilégié de l'assujétissement des femmes, de sorte qu'une sécession, au moins provisoire, semble s'imposer"* écrit Michel Feher[26]. Refuser la relation hétérosexuelle, et en l'occurence *refuser le coït,* se présenterait dès lors pour les femmes comme l'attitude adéquate de **protestation contre la domination masculine**. C'est la seconde révolution sexuelle qui prône l'abstinence de relation hétérosexuelle, ouvrant la voie à toutes les autres formes de comportements sexuels, les plus étranges, les plus *queer.*

Butler s'appuie aussi sur les travaux de l'historien **Thomas Laqueur,** de la même université de Californie à Berkeley, qui réduit lui aussi le sexe au genre et le genre à une affaire de pouvoir : *"Mon propos n'est pas de nier la réalité du sexe ni du dimorphisme sexuel (…) mais j'entends montrer que tout ce que l'on peut vouloir dire sur le sexe contient déjà une affirmation sur le genre (…) Le genre est de l'ordre de la situation : il ne s'explique que dans le contexte de batailles autour du pouvoir*[27] ".

Il poursuit en citant Catherine MacKinnon *: "Le sexe se résume à des relations sociales organisées en sorte que les hommes puissent dominer et que les femmes doivent se soumettre"* et Joan Scott : *"Le genre est une façon primaire de signifier des rapports de force"*.

Pour **Laqueur**, le **sexe** se réduit donc au **genre**, lequel s'est construit culturellement pour régler des questions de **pouvoir**. Le fait que le sexe s'exprime culturellement le rendrait relatif dans ses significations.

Le corps sexué, notamment comme **limite** indéniable, menace alors de **disparaître** complètement.

---

[24] M. Foucault *Histoire de la sexualité*, 3 tomes, (1976-1984), Paris, nrf Gallimard, 1994

[25] Ibid.

[26] cité par J.-C. Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Paris, point Seuil,1998, p. 426.

[27] Th. Laqueur, *La fabrique du sexe*

"[Le sexe] est un phénomène contextuel (…) la nature du sexe est le résultat non pas de la biologie, mais de nos besoins d'en parler[28]".

Au fond, il n'y aurait pas de sens immédiat, simple, transparent de la chair sexuée, ce qui est probablement vrai. Mais pour cette raison, faut-il conclure que le corps sexué n'induit en soi aucune signification particulière ? À l'inverse, si l'on ne peut nier une certaine opacité de la chair, cela signifie bien plutôt que le corps appelle une interprétation, un travail de déchiffrement du sens, une herméneutique pour laquelle il faudrait définir un horizon digne de la personne humaine.

Pour sortir de l'aliénation de l'asujetissement hétérosexuel, la pensée *queer* préconise de penser à partir des comportements marginaux, par exemple du **travestisme et du transsexualisme (notion de transgender)**.

Il s'agit en réalité de *"faire la critique d'une présomption d'hétérosexualité"* qui constituerait une limite inacceptable aux significations du genre. En effet, *"la catégorie "femme"(…) est produite et contenue dans les structures du pouvoir"* qui imposerait arbitrairement l'hétérosexualité. D'où la question : *"Dans quelle mesure la catégorie "femme" ne parvient-elle pas à la stabilité et à la cohérence que dans le cadre de la matrice hétérosexuelle ?*"

Cette attitude de soupçon à l'égard d'une identité sexuée construite comme une fiction imposée, aboutit à une **indétermination radicale,** non seulement du genre, mais aussi du sexe, ce qui caractérise l'identité *queer* : *"Qu'est-ce que le sexe ? Est-il naturel, anatomique, chromosomique ou hormonal ? Le sexe a-t-il une histoire ? Y a-t-il une histoire de la manière dont la dualité du sexe fut établie ? Une généalogie qui permette de démontrer que cette dualité est une construction variable à travers le temps et l'espace ? Si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle "sexe" est une construction culturelle au même, titre que le genre*[29]".

Butler va donc jusqu'à dissoudre le sexe dans le genre, et le genre dans les constructions historiques, donc par définitions **déconstructibles**. Au total, rien n'a de consistance, tout est inventable, négociable, sans limites, au gré de nos caprices, de notre subjectivité imaginaire, de nos orientations pulsionnelles. Le corps sexué n'a plus rien de réel. *"Le corps est lui-même une construction* [30] *"*, suprême fantasme prométhéen ? Mais si tout est relatif, subjectif, indifférent, tout est aussi **insignifiant.**

[Noter que l'on passe insensiblement d'une simple hypothèse inoffensive à une affirmation dogmatique de déni du corps sexué (comme donné naturel porteur d'un sens à déchiffrer et comme limite) et à une prescription brutalement normative ("cela doit être ainsi") :*"Si le sexe devenait une catégorie dépendante du genre, la définition même de genre comme interprétation culturelle du sexe perdrait son sens. On ne pourrait alors plus concevoir le genre comme un processus culturel qui ne fait que donner un sens à un sexe donné; désormais il faut aussi que le genre désigne précisément l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes. En conséquence, le genre n'est pas à la culture ce que le sexe est à la nature : le genre c'est aussi l'ensemble des moyens discursifs/culturels*

---

[28] Th. Laqueur, *La fabrique du sexe*, p. 131

[29] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 69

[30] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 71

par quoi la "nature sexuée" ou un "sexe naturel" est produit et établi[31]*"*. Une fois nié tout ancrage du sexe dans le donné naturel, dans le corps, tout (et son contraire) est désormais absolument possible pour celui qui se laisse prendre au mirage d'une liberté infinie.

Pratiquement, une telle position a pour effet de déconstruire la norme sociale de l'hétérosexualité. Ce qui semble correspondre à une nature sexuelle est en fait constitué par le discours. **En fait, tout est social, historique, culturel, donc relatif, discutable, négociable**. Il s'agit alors de détruire la catégorie même de sexe, de **différence**, en renversant l'hégémonie hétérosexuelle. Butler reconnaît pourtant qu'il y a des genres qu'elle qualifie "intelligibles" socialement, *"ceux qui établissent une cohérence et une continuité entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir*[32]*"*.

Dans l'optique poststructuraliste et déconstructiviste, le sens de cette cohérence n'est visiblement pas perçu par l'auteur, pas plus que par Foucault qui restera la toile de fond, comme en témoigne cette citation du philosophe français : *"la notion de "sexe" a permis de regrouper* ***selon une unité artificielle*** *des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs et elle a permis de faire fonctionner cette unité fictive comme principe causal, sens omniprésent, secret à découvrir partout : le sexe a donc pu fonctionner comme signifiant unique et comme signifié universel*[33]". Il ne reste désormais rien d'autre à faire qu'à **multiplier les dissociations** et déconstruire la fiction culturelle aliénante qu'est l'unité de la personne humaine.]

Les "identités de genre" qui ne rentreraient pas dans le **cadre normatif de l'hétérosexualité** "cohérente" fournissent autant d'occasion **critique** d'exposer les limites du modèle hétérosexuel et *"de rendre possibles des matrices concurrentes et subversives qui viennent* ***troubler*** *l'ordre du genre*[34]*"*.

L'enjeu est bien de détruire un ordre fondamental, sur lequel repose pourtant la société humaine. La naissance du sujet individuel libre serait à ce prix : *"L'avènement de sujets individuels exige d'abord la destruction des catégories de sexe*[35] *"*. Monique Wittig et Marcella Jacub abondent dans cette voie de la destruction radicale du fondement anthropologique de la société humaine : "*La seule issue qui est ouverte aux hétérosexuels pour finir avec le projet étatique de domestication massive de leur vie sexuelle et familiale n'est pas d'accorder d'une main généreuse et attendrie aux couples de même sexe le partage de leurs "privilèges" , mais au contraire d'en profiter pour rendre la société française décidément et absolument gay*[36] *."*

Les intentions ont le mérite d'être clairement déclarées : il s'agit de partir en croisade pour prêcher la **nouvelle idéologie gay** avec forces moyens médiatiques et politiques, afin que ce désordre nouveau se

---

[31] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 69

[32] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 84

[33] M. Foucault, *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir*, 1976, p. 204, cité par J. Butler, *Trouble dans la genre,* p. 200.

[34] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 85.

[35] J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion,* (1990), Paris, La Découverte, 2005, p. 88.

[36] M. Jacub, in *Libération,* 29 juin 2004

substitue à l'ordre ancien. Il s'agit de produire le chaos, le tohu-bohu, ou en terme plus direct et plus clair de "foutre le bordel ![37] ".

Analyse
Au fond, si l'hétérosexualité comme modèle normatif est refusé, c'est bien parce qu'elle constitue une **limite au champ des possibles.** Le seul dogme normatif est donc "**tout est possible"**, qui renvoie au déni de tout interdit revendiqué en mai 68 ("Il est interdit d'interdire").

Ce franchissement des limites du réel se manifeste par une série de **dissociations** : la **sexualité** est alors déconnectée de la **génitalité** et du **corps** (c'est-à-dire du **réel**), et *a fortiori* de la **fécondité**.

La seule **normativité** qui vaille (car toute normativité n'est pas pour autant supprimée !) serait celle du **plaisir** individuel, de la jouissance narcissique liée aux pulsions partielles, d'une orientation sexuelle aléatoire, et sans ancrage dans l'identité sexuée.
Le principe de plaisir qui régit la vie pulsionnelle individuelle impose *in fine* sa domination sur les esprits.
Le principe de réalité de la différence des identités masculines et féminines qui aurait pourtant besoin d'être relayée par la culture, est quant à lui nié.

B/ Mixité et construction de la vie affective dans un contexte troublé

source : T. Anatrella, Qui sont les jeunes ? 2003

Les représentations sociales centrées sur une vie affective et sexuelle éclatée influencent les psychologies contemporaines, et spécialement celle des plus jeunes. L'expression affective doit être **immédiate**, comme un appel téléphonique ou une connexion à Internet, sans avoir à respecter les délais et le sens de la construction d'une relation qui prend du temps. Une expression sexuelle facile, fusionnelle, dans l'instant, donc sans lendemain, domine dans les images actuelles diffusées par les médias et les fictions cinématographiques. Le succès numérique des sites de Rencontres sur internet le montre aussi à sa manière.

1°/ La construction affective des jeunes dans un contexte de fragilisation de la famille

L'incidence de la **fragilisation** du lien conjugal (1 divorce pour 2-3 mariages en France) et par là de la famille est décisive sur l'équilibre des enfants. Ce sont les pédo-psychiatres qui nous apprennent les effets néfastes du divorce sur les enfants, après des décennies de banalisation. Au-delà des conséquences sociales chiffrables, les conséquences psychologiques à cours et à long terme sont considérables. On dit les jeunes plus fragiles que leurs aînés. Ceci ne vient pas par hasard.

quelques chiffres :
- En 2007, en France, 1 enfant sur 2 est né hors mariage et un couple non marié se sépare 6 fois plus qu'un couple marié.
- Le taux de suicide chez les hommes divorcés est de 12,6 pour 10 000, chez les femmes divorcées, il est de 4,1 pour 10 000, la moyenne nationale étant de 1,9 pour 10 000 (INED, 1996).

---

[37] Th. Collin, *Le mariage gay, les enjeux d'une revendication,* Paris, Eyrolles, 2005, p. 146

- 50% des toxicomanes appartiennent à des familles éclatées (INSERM 1986).
- 80% des adolescents hospitalisés en secteur psychiatrique et 70% des jeunes en centre de redressement ont été privés de présence paternelle (Yves Pelicier, *La vie,* 25.08.94
- En cas de séparation des parents, le taux d'échec au baccalauréat double et les chances d'obtenir un diplôme de second cycle universitaire chutent de 45 % à 25 %. (INED, *Populations et société*, n° 379, mai 2002).
- 13 % des familles où père et mère vivent ensemble sont au-dessous du seuil de pauvreté (= 60% du niveau de vie médian), et 38 % des familles monoparentales (INSEE, n° 1216, janvier 2009).

Les jeunes sont conditionnés par **les séparations et les divorces de leurs parents** qui ont inscrit, dans le cœur de leur vie psychique, la désunion et le manque de confiance en l'autre et parfois dans l'avenir. Une petite fille répondait à propos de la séparation de ses parents : "Mes parents m'ont divorcée".

Analyse de Tony Anatrella :
"Les personnalités actuelles revendiquent l'**autonomie** alors qu'elles ne savent pas se séparer des objets infantiles. Le problème est déplacé sur les personnes desquelles on se sépare dès qu'un problème se pose. De façon paradoxale, ils manifestent aussi une peur d'être rejetés et un besoin d'être rassurés sur l'image que les autres leur renvoient. Cette attitude est le résultat du **type de vie familiale éclatée** qui se développe en Occident."

Comment se construire sereinement dans son identité sexuée, et prendre confiance dans la possibilité d'un lien d'amour durable et stable avec l'autre de l'autre sexe, quand le spectacle de la séparation, de l'échec, voire de la violence devient le quotidien ?

Autant la présence des enfants ne suffit pas à fonder une vie commune surtout quand celle-ci se détériore ("Rester uniquement pour les enfants" risque de devenir néfaste pour les enfants eux-mêmes), autant il est essentiel pour le bien des enfants que le lien conjugal soit solide et vivant.

L'enfant doit pouvoir compter sur **le bien fondamental** qui est **le lien** qui unit son père et sa mère, dans la mesure où ce lien est suffisamment heureux, même avec ses imperfections, pour être un bien pour l'enfant.

Ainsi, la **parentalité** ne peut se dissocier de la **conjugalité**, malgré tout un discours actuel qui le laisse entendre. C'est donc au nom d'une éthique de la responsabilité la plus élémentaire que l'on doit affirmer l'obligation de veiller à la cohérence entre l'engagement pris vis-à-vis d'un enfant mis au monde et l'engagement pris vis-à-vis de l'autre géniteur.

cf Convention Internationale des Droits de l'Enfant, 29 novembre 1989 : *"L'enfant a le droit de connaître ses parents et d'être élevé par eux."* Pour que ce droit soit effectif, encore faut-il que le devoir correspondant soit assumé par les parents.

D'où la faible cohérence éthique de la simple "déclaration" de vie commune (PACS) par rapport à l'engagement à durer "jusqu'à ce que la mort nous sépare" qui implique de "se devoir mutuellement fidélité, secours, assistance" dans le mariage. Dans le PACS, il ne s'agit que d'un contrat binaire qui ne prend en compte que les intérêts des contractants. Seul le mariage prend en compte **l'intérêt de l'enfant.**

Les représentations actuelles ne simplifient pas non plus la tâche des jeunes lorsque la **rupture** et le **divorce** sont présentés comme une norme pour traiter les problèmes affectifs et relationnels au sein du couple.

En France, **la loi sur le divorce** par consentement mutuel de 1974 n'a fait qu'amplifier et **normaliser le divorce** qui reste un fléau social. Une société qui perd le sens de l'engagement et du traitement des conflits et des phases du développement est une société qui n'a pas le sens de l'avenir et de la durée. **Le divorce est devenu l'une des causes de l'insécurité affective des individus** qui se répercute sur le lien social et sur la vision du sens de l'engagement dans tous les domaines de la vie que l'on transmet aux jeunes. En voulant de plus en plus simplifier le divorce, les pouvoirs publics jouent avec les symptômes mais ne voient pas les causes sur lesquelles il faudrait agir et encore moins les conséquences de ces lois qui portent atteintes au lien social.

Une **crainte de s'engager** affectivement paralysent les jeunes adultes qui sont hésitants, incertains et sceptiques sur le sens d'une relation durable. Les jeunes croient rester libres en ne s'engageant pas : ils sont plutôt dans **le déni de la liberté.** Car c'est en s'engageant que l'on se découvre libre et que l'on met en acte sa liberté. Le célibat qui se prolonge les habitue à vivre et à s'organiser seuls. Certains ont du mal à accepter de façon continue la présence de quelqu'un dans leur vie quotidienne. Ils en sont angoissés et ont le sentiment de manquer de liberté. Ils alternent des moments de vie commune avec des temps de vie plus individuels. Ils pensent encore, à 35 ans, qu'ils ne sont pas mûrs ni prêts à s'engager, ils ont besoin de délai. Mais plus le temps passe et moins leur mentalité évolue pour être en mesure de s'associer avec une personne qu'ils pensent aimer par ailleurs.

Pourtant les sondages montrent qu'une majorité de jeunes **veulent se marier et fonder une famille**. Ils ne savent pas toujours comment se construit une relation dans le temps. Il faudrait qu'elle s'établisse immédiatement et que toutes les questions, concernant le présent et l'avenir, soient réglées. Ils ont sans doute besoin d'apprendre à **faire l'expérience de la fidélité dans la vie quotidienne,** une valeur qui est plébiscitée par les jeunes mais qui n'est pas valorisée dans les médias contemporains.

C'est la **peur du mariage** et la **peur de concevoir** des enfants qui sont entretenues dans le discours social. Cela n'incite guère à avoir confiance en soi et encore moins dans la vie qui devrait se limiter et s'arrêter avec soi.

En effet, **la société et les lois** (cf. le pacs - pacte civil de solidarité - qui donne un statut juridique à une relation contractuelle et souvent provisoire entre 2 individus ≠ mariage qui est l'acte fondateur d'une famille) ne favorisent pas le sens de la **durée** et de **l'engagement** mais entretiennent, bien au contraire, la **précarité affective** et la **fragilité du lien social** en oubliant de soutenir le mariage de façon privilégiée.

Pourtant de nombreux jeunes ont besoin de savoir durer face à une conception courte et morcelée du temps. Nous sommes dans une société qui sème le doute quant à l'idée de **s'engager au nom de l'amour.** Les jeunes désirent vivre un amour solide, et durable. Ils doivent être accompagnés pour découvrir les possibilités et les chemins de cette fidélité.

2°/ Quand la pornographie tient lieu d'éducation sexuelle en l'absence de relais familial

Le problème est que la famille n'est plus un lieu de stabilité suffisant, où une éducation à la vie affective et sexuelle, explicite ou même implicite, est transmise aux adolescents. Bien souvent, c'est à **internet** qu'ils demandent des réponses à leur questions et à leur curiosité légitime sur le sexe et l'amour.

Dès lors, les adolescents sont confrontés à **un exhibitionnisme sexuel brutal** qui sévit à travers la **pornographie** et à la banalisation d'une sexualité impulsive, transgressive et impersonnelle. 3 millions de sites porno et 420 millions de pages porno. Chaque jour, 266 nouveaux sites porno. 89 % des sites sont US.

La loi prétend protéger les mineurs, mais c'est une plaisanterie car les enfants y ont accès en un clic. Internet est à la limite de la légalité : la loi interdit l'accès à la pornographie pour les mineurs. L'accès est entièrement libre, puisqu'il suffit de cliquer sur "je suis majeur" pour que le site s'ouvre. En outre, 35 % des téléchargements portent sur des images pornographiques. Explication de ce contournement de la loi : en 2006, le marché mondial du porno sur internet a rapporté 97 milliards de dollars.

En France, Rapport Choquet, INSERM, 2003, sur 10000 enfants :
80 % des garçons et 45 % des filles de 14-18 ans ont vu au moins un film pornographiques dans l'année écoulée
26 % des garçons et 24 % des filles se disent spectateurs assidus de X (porno-dépendance).

Au départ curiosité et envie de trangression (pas nouveau), mais ensuite plus des 2/3 y reviennent ± habituellement, et 1/3 deviennent dépendants, entrant dans un cercle vicieux.

Pour la plupart, c'est la seule source d'information sexuelle. Ils y trouvent comme un mode d'emploi sexuel, les incitant à tester toutes les pratique sexuelles possibles.

De récentes études ont montré que 75% des films recherchés sur les chaînes de télévision câblées sont pornographiques avec des scénarios de plus en plus violents et agressifs. Ce taux monte à 92% dans les hôtels lors des voyages et des déplacements des clients. Plus de 50 % des films loués sont à caractère pornographique.

Le développement des visuels sexuels dénote que nous sommes dans une société très érotisée, qui excite sexuellement en permanence les individus et qui nuit gravement à l'élaboration d'une sexualité humanisante chez les adolescent.

En fréquentant les sites pornographiques sur internet, certains s'enferment dans une sexualité imaginaire et violente où domine la masturbation. La masturbation est le symptôme d'un échec, celui de ne pouvoir rejoindre réellement l'autre de l'autre sexe. Quand elle se prolonge, elle révèle une forme d'immaturité affective et sexuelle. La vie de couple, par la suite, peut pâtir dans son expression sexuelle de cette dépendance à une sexualité narcissique.

Par ailleurs, les comportements des adolescents sont marqués par la pornographie. Par le biais des **téléphones portables** sont mises en circulation des images très hard, sans que le destinataire l'ai demandé. De nouveaux comportements apparaissent chez les adolescents : des adolescents se mettent eux-mêmes en scène, s'exhibent nus, seul ou à plusieurs, produisant et diffusant leurs propres images

pornographiques. Ceci est considéré par les adolescents comme un nouveau rite initiatique incontournable, associé à des mise en scènes violentes, viol, transgressions en tout genre. Diffusion d'abord sur téléphones portables, mais très vite, ces images sont mises sur internet, et deviennent accessibles à tous, ce qui est source de graves traumatismes (suicides). Environ 20 % des adolescents l'on fait aux USA. Cela arrive en France. Il est vrai que l'adolescence est l'âge de la transgression, mais cela est démultiplié par internet et porte atteinte à l'intégrité des personnes elles-mêmes.

L'image de la femme y est profondément abîmée. La femme supposée avoir obtenu son émancipation se voit utilisée brutalement comme objet de jouissance et de réalisation de tous les fantasmes les plus archaïques, régressifs et violents : humiliation, éjaculation sur son visage, souvent à plusieurs, tournante, viol collectif. La femme doit simuler un plaisir qu'elle n'éprouve pas. Elle est asservie au fantasme masculin de toute-puissance et de maîtrise. L'homme est présenté comme un impulsif incapable de se maîtriser, violent, compulsif. Pour des adolescents, tant garçons que filles, ces images déshumanisantes de la femme et de l'homme sont profondément blessantes, sur le lieu de leur identité sexuée.

Effets de l'image pornographique sur l'enfant et l'adolescent

La révolution pornographique (depuis 10 ans, avec internet) a de lourdes conséquences sur les psychismes fragiles des adolescents.

- Des images qui ne s'effacent pas de la mémoire

Images qui touchent à un niveau de profondeur inconsciente tel que l'on ne peut les effacer de la mémoire. Elles produisent un choc d'une très grande violence, une véritable traumatisme sur un lieu où l'enfant est naturellement curieux, car cela le renvoie à sa propre origine. Plus l'enfant est jeune, plus les traces dans la mémoire sont profondes et ineffaçables. Parfois dès 5 ans …

Images qui obsèdent, traumautisent et encombreront la relation réelle avec un conjoint. Certaines personnes témoignent qu'elles n'arrivent plus à s'en défaire quand elles vivent une relation réelle d'amour, notamment au moment de l'union charnelle.

- **Des images trompeuses sur la sexualité et de l'amour**

Présentation mensongère de l'amour et la sexualité car à distance de la sexualité réelle qui est relationnelle. Danger de faire croire aux enfants/adolescents que l'amour dans son expression charnelle implique violence, cris, brutalité, obsession du plaisir orgasmique, sado-masochisme. Image fausse de l'amour focalisée sur les actes, et notamment sur le fantasme de l'orgasme immédiat et concomittant. Écart entre le fantasme entretenu et la réalité d'une relation à constuire.

Laisse entièrement de côté la dimension relationnelle toujours singulière, interpersonnelle, faite de douceur, d'échange de paroles et de signes, d'apprivoisement réciproque, de tendresse, de désir, de respect. Le corps est aussi langage : il manifeste la personne.

- L'addiction aux images pornographiques

La consommation régulière d'images porno crée un besoin, et un état de manque. On observe les mêmes symptômes de dépendance que pour la drogue. Chez certains adolescents, cela peut aller jusqu'à plusieurs films par jour. Les scènes sexuelles hyperréalistes créent une addiction au sexe, avec pratiques masturbatoires à haute dose, seul dans sa chambre ou à plusieurs. Un mécanisme s'installe. Le recours au porno devient la seule manière de gérer angoisses, frustrations, stress. Comme un shoot, une "défonce". Crée un état de manque physique et psychique, avec besoin d'augmenter la dose :

image de + en + violentes, “trash”. La porno-dépendance crée une pathologie particulière (honte, isolement, compulsivité, obsession sexuelle…). Le porno accélère brutalement des pathologies qui existaient, mais restaient l’exception. Un indicateur significatif : le taux de suicide est multiplié par 4 chez le grand consommateur d’images pornographiques.

Néanmoins, il est hautement significatif que la plupart des jeunes restent attentifs à toute parole qui ose révéler le **sens profond de l'amour humain**, du couple et de la famille. On sent un immense besoin d'apprendre à aimer en vérité, apprendre à construire des relations durables, à faire alliance et à donner la vie. On constate une grande attente chez les jeunes, non pas d'une parole de spécialiste ou de technicien, mais une parole de témoins osant indiquer un sens vécu, incarné, de l'amour durable, inconditionnel. Une éducation à l'amour et au respect du corps est à développer (teenstar).

3°/ Comment intérioriser son identité sexuée dans un contexte de mixité généralisée ?

Les adolescents sont aussi tributaires d'une forme de **mixité** omniprésente qui ne contribue pas, comme on l'espérait, au développement d'une relation égalitaire et de meilleure qualité entre les hommes et les femmes.

Au contraire on peut se demander si elle n'a pas encouragé **la confusion des identités sexuelles et l'hésitation relationnelle**. Nous récoltons ici les influences idéologiques du **féminisme** qui confond l'égalité des sexes, qui n'existe pas, avec l'égalité des personnes.

La plupart des post-adolescents ont vécu durant leur enfance dans l'univers de la mixité. Il était prévisible que la mixité, qui n'a **jamais été pensée en termes de psychologie différentielle** et de pédagogie, serait à l'origine de nouvelles **inhibitions** entre garçons et filles et d'altération du lien social. On commence à peine à vouloir entendre les questions qu'elle pose et à sortir du moralisme qui l'a fabriquée**.**

Il y a des âges où **la mixité** est plus favorable qu'à d'autres moments. L'expérience prouve qu'elle peut être vécue comme contraignante, notamment au collège, et peut gêner le développement de l'intelligence, de l'affectivité et de la sexualité durant l'adolescence.

Elle va souvent être vécue à travers des mouvements de séduction et d'agression sexuelle ou, au contraire, des jeunes vont s'en extraire pour se retrouver entre partenaires de même sexe. Cette diversion correspond au besoin **d'assurer et de conforter sa propre identité respective** alors que la mixité peut conduire à une certaine **confusion** des genres sexuels.

Des psychanalystes (Anatrella,…) pensent que la mixité a favorisé **l'hésitation relationnelle** entre hommes et femmes à la post-adolesence, ainsi que le repli sur le célibat et une forme d'homosexualité réactionnelle pour se différencier, paradoxalement, de l'autre sexe et se rassurer aussi sur son identité sexuelle.

Les enfants et les adolescents ont besoin d'élaborer leur tendance fusionnelle et d'intérioriser leur identité sexuée (ce qui implique une certaine distance entre les sexes) alors que la mixité les enferme dans des liens fusionnels infantiles (relations affectives précoces, immatures, "bébés-couples"). Trop de proximité avec l'autre sexe (notamment au collège) les empêcherait d'accéder au sens de la différence sexuelle et de la relation de sujet à sujet. Le propre du couple juvénile est d'être incertain et

temporaire quand il repose uniquement sur le besoin d'être protégé, rassuré et sur l'instabilité des sentiments sans qu'ils soient intégrés à un projet de vie et au sens de l'amour durable.

Ainsi certains ont pu, lors de l'adolescence, vivre des attachements sentimentaux et des relations de couple provisoire, voire même des expériences sexuelles. Ils commencent leur éveil affectivo-sexuel par des élections sentimentales mais qui sont, le plus souvent, sans suite ou bien se maintiennent comme des relations fraternelles sans expression sexuelle.

À l'inverse, qui niera le bienfait des relations **d'amitié profonde** (monosexuée), si importantes à l'adolescence ?

Au moment de la postadolescence, à l'inverse, les jeunes adultes éprouvent souvent le besoin de se retrouver entre "célibataires" et avec des partenaires sociaux du même sexe pour partager un certain nombre d'activités et de loisirs. Après avoir connu des expériences d'attachements sentimentaux précoces qui ne pouvaient pas déboucher, ils cherchent davantage, pendant la postadolescence, à socialiser leur vie affective dans des liens d'amitié monosexués et à prendre leur distance avec l'autre sexe. Ce qu'ils n'ont pas pu vivre et réaliser pendant leur adolescence. D'où une difficulté à se marier.

De jeunes adultes, mais aussi des moins jeunes, sont en train de découvrir la nécessaire séparation des sexes. Par exemple, des femmes qui ont besoin de se retrouver entre elles pour discuter, sortir ou partager des activités entre filles indépendamment de leur compagnon. Les hommes font de même en entretenant des lieux et des activités qui leur sont propres. Nous retrouvons ce phénomène à travers la situation nouvelle des colocataires où des jeunes, entre 25/35 ans, qui ont une activité professionnelle, louent à plusieurs un appartement qu'ils partagent entre garçons ou entre filles mais rarement de façon mixte.

Retenons qu'il est essentiel de susciter les meilleures conditions possibles pour que les filles et les garçons puissent se structurer dans leur identité sexuée respective, spécialement à l'adolescence. L'éducation doit en avoir le souci dès l'enfance.

Le postadolescent est également concerné par le traitement de la bisexualité psychique qui est le résultat de ses identifications aux deux sexes, et non pas le fait d'être homme et femme en même temps, afin d'intérioriser son identité sexuelle et de s'acheminer vers l'hétérosexualité. La bisexualité psychique c'est la capacité d'être en relation avec l'autre sexe et d'être dans la cohérence de son identité sexuelle dans sa vie affective et pas seulement dans sa vie sociale. Nous l'avons évoqué, pendant la postadolescence la vie psychique se met en œuvre en rapport avec la réalité extérieure. Or la société actuelle entretient une certaine confusion des deux seules identités sexuelles qui existent, celle de l'homme et de la femme, avec des tendances sexuelles qui, elles, sont multiples, et des pratiques sexuelles qui renvoient au morcellement pulsionnel. **Il ne faut pas confondre l'identité sexuée avec des orientations sexuelles**. Dans ce contexte il n'est pas facile de s'unifier et d'être cohérent sexuellement surtout lorsque l'homosexualité est valorisée et présentée comme une alternative à l'hétérosexualité. L'élaboration de la bisexualité psychique risque d'être compromise. Et comme les relations entre hommes et femmes se compliquent au point d'encourager le célibat du chacun chez soi, le modèle social de l'homosexualité se banalise.

De nombreux adolescents et postadolescents sont inquiets et déstabilisés pour traiter la bisexualité psychique. Des jeunes codent parfois leur ambivalence passagère, et fréquente lors de l'adolescence, en termes d'homosexualité constituée et figée. Ils se pensent homosexuels, sans le désirer ni le vouloir,

et vivent parfois des passages à l'acte qui les entament psychologiquement. Certes, tous les individus ont été amenés à vivre des identifications homosexuées pour conforter leur identité sexuée à commencer avec le parent du même sexe. Lorsque ces identifications subissent un échec, elles risquent d'être érotisées et débouchent sur de l'homosexualité. Il faut rappeler que le choix d'objet homosexuel, qui est inhérent à la vie psychique, ne se confond pas avec l'homosexualité dans laquelle un sujet va éventuellement s'orienter.

L'homosexualité n'est pas une variante de la sexualité humaine, qui serait à égalité avec l'hétérosexualité, mais l'expression d'une tension conflictuelle irrésolue entre une tendance qui est en discontinuité avec l'identité sexuelle.

L'éducation au sens de l'autre et de la différence entre l'homme et la femme est au cœur de la découverte du sens réel de l'altérité.

II/ Revenir à la source du sens de la différence homme-femme

A/ Enjeux anthropologiques : le sens de l'unité de la personne

1°/ Au-delà de l'opposition naturalisme/constructivisime, l'unité de la personne

La *Gender theory* oppose le **donné naturel** (le corps) et la **construction sociale** (le genre).

Mais l'ancrage biologique de la différence homme-femme n'est pas une concession nécessaire faite à la nature, dont on pourrait s'affranchir par simple décret de la liberté !

Si le biologique ne dicte pas directement, de manière immédiate les comportements humains (il ne s'agit de revenir à je ne sais quel naturalisme), on ne peut pas pour autant **séparer** la **réalité** biologique **naturelle** des **comportements** dont la signification est médiatisée et en un sens construite par la **culture (constructivisme)**.

Cette dissociation réintroduit l'antique **dualisme corps-esprit.**

Il y aurait un **sexe biologique** largement déprécié, et un **sexe culturel**, construit, polymorphe qui trouverait ses fondements dans des constructions intellectuelles, loin de tout ancrage biologique.

Ce faisant, c'est la notion-même de personne comme **unité dynamique corps-cœur-esprit** qui est ruinée, car dissociée de son ancrage charnel. C'est aussi **l'éthique** comme travail **d'unification** des différentes dimensions de la personne qui est brisée, supprimée.

Christian DAVID, ancien délégué national de la LICRA (Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme) écrivait : *"La famille ne peut plus désormais prétendre se fonder sur des liens naturels mais suppose le geste supplémentaire d'un amour consenti librement, c'est-à-dire sans référence à aucun préalable, fut-il le préalable de la différence biologique entre l'homme et la femme, qui n'est peut-être que le dernier nom de nos superstitions*[38] .

---

[38] *Le Monde*, 20.09.1995

Fondamentalement, c'est aussi sur la notion de **limite** que porte le débat. Le corps sexué manifeste indéniablement une limite claire : je suis homme ou femme, mais non les deux. Je ne suis pas tout. Le sexe constitue avec la mort les deux limites ultimes, inhérentes à la condition humaine. Dès lors nier l'ancrage biologique de la sexuation, c'est **nier la finitude,** c'est opter pour une toute-puissance démiurgique, comme si l'homme était à l'origine de lui-même. Le déni de la différence sexuelle et la volonté de puissance vont de pair.

Est en jeu le fantasme d'une humanité auto-suffisante, qui ne se recevrait de rien d'autre que d'elle-même, repliée dans une posture narcissique et prométhéenne. Se recevoir d'autre chose que de soi, fût-ce de la **nature**, cela devient insupportable. Occupant la place de l'origine, l'homme se rend dès lors **obscur** à lui-même.

L'altérité des sexes sombre dans l'insignifiance. Ne connaissant aucune autre forme de transcendance que lui-même, l'homme s'interdit l'accès à l'altérité, et se rend indéchiffrable à lui-même. **Au refus de l'altérité sexuelle fait écho le refus de l'altérité divine.**

L'essayiste Christiane **Singer** résume magistralement les enjeux : "Lorsqu'une société veut couper l'homme de sa transcendance, elle n'a pas besoin de s'attaquer aux grands édifices des églises et des religions, il lui suffit de dégrader la relation entre l'homme et la femme[39]".

Au fond, pour une authentique pensée de la personne sexuée, il faudrait distinguer (mais non séparer) **trois niveaux de sens** (et non deux seulement) :

- **naturel** où l'individu est saisi au niveau de sa seule corporéité sexuée **(mâle/femelle)**
- **culturel** où le sujet est auteur et **construit** avec d'autres librement son genre **(masculin/féminin)**
- **ontologique** où la **personne**, intégrant le naturel et le culturel, s'ouvre au mystère de sa propre identité singulière et sexuée **(homme/femme)**.

Le **naturalisme**[40] s'enferme dans le premier niveau, prétendant déduire de la nature la norme des comportements sociaux, en matière de sexualité.

Le **constructivisme**[41] se contente de s'opposer au naturalisme, prétendant déduire des explorations culturelles indéfinies et marginales les nouvelles normes sexuelles.

Penser l'identité sexuée selon le critère **personnaliste**, ce sera donc nécessairement renvoyer dos-à-dos les perspectives unilatérales, exclusivement naturalistes ou exclusivement constructivistes, ce que confirme l'analyse de M. Léna :

---

[39] Chr. Singer, *Du bon usage des crises,* Albin Michel, p. 57

[40] dont est régulièrement accusé à tort le courant personnaliste chrétien

[41] cf. F. Héritier (dir.), *Hommes, femmes, la construction de la différence,* éditions Le Pommier/Cité des sciences et de l'industrie, 2005. Titre éloquent pour illustrer une telle position définitivement unilatérale.

“Il faut renvoyer ici dos à dos le naturalisme qui met hors culture une identité féminine dont le développement se fait “on ne sait comment” et le culturalisme pour qui l’éducation fait tout, y compris la femme. Car ils méconnaissent l’un et l’autre le paradoxe de l’homme, charnel jusque dans son esprit, spirituel jusque dans sa chair[42]”.

Le recours à la notion **phénoménologique de chair**, corps vécu chargé d’une signification personnelle, serait ici capitale pour surmonter le dualisme[43]. Il s’agit de repenser fondamentalement le rapport entre le naturel et le culturel.

Merleau-Ponty invite à tenir fermement **l’inséparabilité** du charnel et du spirituel, l'unité dynamique du naturel et du culturel. Lorsqu’il s’agit de l’être humain, de l’homme et de la femme, tout ce qui est naturel est toujours déjà dans le même temps culturel, exprimé dans la culture, relayé par cet effort qui spécifie l’humain, et qui consiste **à donner sens**, à dévoiler le sens, à faire advenir le sens d’une existence personnelle singulière.

Enjeu pédagogique :

Comment travailler à cette unité de toute la personne ?
Comment le mettre en œuvre avec des adolescents ?

L'éducation (affective et sexuelle notamment, en vue de l'amour véritable) est un travail au service de l'unification de la personne.

Le **principe** qui intègre les différentes dimensions de la personne (somatique, psychique et spirituelle) dans une unité supérieure est **l'amour** véritable, compris comme don libre de soi pour l'autre.

2°/ Le corps, un langage à interpréter

Comment repenser une relation unifiante entre le naturel et le culturel ?

Si le donné **naturel** biologique ne dicte pas immédiatement les conduites humaines (qui ne sont pas déterminées par le seul instinct, à l’instar des animaux), il reste que la **liberté** humaine ne se construit pas *ex nihilo*. Dans la **maternité** par exemple, la décision libre est essentielle, mais elle est aussi comme induite par la nature, par le donné, par la physiologie féminine. Le donné n’est pas seulement une contrainte, il est aussi une **offre**, une possibilité ouverte, une **proposition de sens**, qui appelle une **herméneutique** dont l’horizon est à déterminer. Le donné naturel est donc loin d’être insignifiant.

---

[42] M. Léna, “Une différence créatrice, Éduquer des femmes”, in M. Schumacher (dir.), *Femmes dans le Christ,* Coll. Recherches Carmélitaines, Édition du Carmel, 2003, p. 405.

[43] On trouve de telles analyses chez M. Merleau-Ponty, M. Henry et X. Lacroix, notamment.

"Être homme et être femme n'est pas un destin mais une vocation. Tandis qu'un destin s'impose de l'extérieur, la vocation est médiatisée par une liberté. Mais la liberté peut-elle se construire ex nihilo ? Elle n'est pas autocréation, elle n'est pas l'arbitraire. Elle est accueil d'un donné[44]".

Le donné que constitue le corps sexué, accueilli certes dans une culture elle-même donnée, est donc porteur d'un **sens** qui reste à déchiffrer. Il fait **signe**, comme un texte équivoque certes, mais non dépourvu de sens. Il s'agira alors de **déchiffrer** ce **texte** inscrit en nos corps en leur différence spécifique. Interpréter un texte au théâtre, c'est aussi lui donner vie, l'incarner singulièrement, en se mettant à son écoute.

L'homme et de la femme manifestent leur irréductible altérité, par la globalité de leur corps sexué, dont **l'allure** et le **style** parlent d'eux-mêmes.

Le corps **masculin** est **carré**, plus robuste, plus grand et plus musclé (en moyenne …), plus raide aussi. Les muscles sont saillants, exprimant d'abord la force. Il incarne la maîtrise, l'efficacité, la protection. Il est plus naturellement ordonné aux "travaux de force", à la production, à la transformation du monde, de la nature.

Le corps **féminin** est **souple**, plus arrondi, plus harmonieux aussi, assorti de formes et de lignes qui sont toutes en lien avec la fécondité : largeur des hanches et souplesse du bassin pour porter l'enfant et le mettre au monde, harmonie des seins qui donnent une allure, une grâce à la silhouette.

Nicole Chopelin va jusqu'à analyser l'expérience des différences **anatomiques** pour en dégager le sens : extériorité et visibilité des organes sexuels de l'homme, intériorité et secret chez la femme.

"Le privilège du sexe masculin est incontestable; il est "premier" au sens de premier perçu… moins visibles ou partiellement visibles, les organes sexuels féminins demeurent cachés, enfouis à l'intérieur du corps. Pour chaque femme, même, ils resteront inaccessibles à son regard. Chez, l'homme, ils susciteront quantité de représentations ou d'images évocatrices de mystère, voire de menace [45]*."*

Pour la fillette l'essentiel est à l'intérieur[46]. **Dynamique centripète** comme en témoigne les multiples stratagèmes de la petite fille pour attirer sur elle le regard de l'autre.

Le garçon est d'emblée projeté vers l'extérieur. **Dynamique centrifuge** exprimée par le fait de "tirer" et symbolisée par le jeu du revolver. Il fait l'expérience *"d'un sexe qui s'exprime tout seul"* comme l'écrit le psychanalyste Didier Dumas. Plus exposé, le sexe du garçon est plus menacé. Il doit être défendu à l'inverse de la fille qui est *"riche de ce qu'elle cache"* (l'expression est de Françoise

---

[44] X. Lacroix, *Homme et femme, l'insaisissable différence*, p. 142

[45] Nicole Chopelin, *Hommes et femmes, l'identité relationnelle de l'être humain*, Profac, 1994, p. 15

[46] Ce à quoi un garçon est d'ailleurs particulièrement sensible comme en témoigne cette remarque d'un élève de Terminale : "Il est clair que selon le sexe, la manière de penser et de réagir sera différente, simplement par le fait que les filles ont inconsciemment quelque chose dans le ventre."

Dolto)[47] . Son sort est plus tranquille que celui du garçon qui pour s'affirmer doit sans cesse faire ses preuves, témoigner de sa virilité.

Enjeu pédagogique :
Dans l'esprit de Teenstar, tenir compte des différentes dimensions de la personne (physique, affective, sociale, intellectuelle, spirituelle).
La sexualité, dans son ancrage charnel, est comprise comme ayant ce pouvoir d'exprimer l'amour entre les personnes. D'où l'insistance sur la **dignité du corps sexué**, masculin et féminin, tout spécialement dans sa dimension génitale. S'émerveiller de son propre corps, de ses ressources, de ses rythmes propres et de celui de l'autre sexe, pour en redécouvrir la profonde dignité.

Ce déchiffrage du sens de nos différences naturelles se traduit nécessairement dans une culture, mais cela ne signifie pas pour autant que la différence est purement accidentelle, contingente, relative.

Ne peut-on pas discerner à travers l'histoire des traits de culture masculine et féminine, exprimant des valeurs et des significations ayant une portée universelle ? Par exemple, Xavier Lacroix propose une telle description : *"La culture masculine serait tournée vers le pouvoir, la règle, l'abstraction, la lutte, tandis que la culture féminine serait tournée vers la vie, la croissance, la demeure, la communication, la paix*.[48] "

3°/ Différence des sexes et différence des générations : la question de la filiation

La différence des sexes est aussi ce qui permet une filiation, contrairement à la reproduction cellulaire par duplication, qui est un modèle nettement plus frustre ! Point de génération par duplication cellulaire. Point de diversité non plus.

La **fécondité** de la génération charnelle est le fruit de l'union des **différences**.

L'émotion suscitée autour du **clônage**[49], reproduction qui exclut l'union de deux êtres différents, montre qu'il s'agit bien de questions essentielles. Pourquoi la re-**production** à l'identique d'un être humain suscite-t-elle une telle répulsion, un tel vertige ? Cela apparaît comme une effroyable régression, car c'est l'identité de la personne qui est touchée, et sa singularité.

---

[47] Françoise Dolto précise : *"Le garçon, en plus de lui-même, de son corps propre dont il doit garder l'intégrité, doit aussi conserver et défendre ses biens à ciel ouvert, ses premiers biens, pénis et testicules."* À l'inverse, la fille qui n'a rien à perdre *"est riche de ce qu'elle cache"*. Françoise Dolto, *Sexualité féminine*, Scarabée et compagnie, 1982, p 169

[48] Xavier Lacroix, op. cit., p. 221

[49] depuis la brebis Dolly en 97, puis le singe en 99, ouvrant la perspective d'une technique applicable à l'homme depuis 2003

"La différence des sexes et la différence des générations constitue l'abscisse et l'ordonnée … de chaque être humain, les deux donnée fondamentales de l'identité qui ne peuvent être brouillées sans que s'ensuive une désorganisation de l'être tout entier.[50] *"* écrit Marie Balmary.

Le lien entre **fécondité et différence** reste perçu comme essentiel. Ces deux différences sont intrinsèquement liées : La différence des **générations** implique la différence entre les **géniteurs**. L'altérité sexuelle est donc ce qui permet la fécondité, la filiation et l'engendrement. Nul ne pourra se dire l'auteur de l'enfant, mais c'est dans le don réciproque et la démaîtrise notamment quant à l'identité génétique de l'enfant à naître, que l'enfant sera conçu. Être sexué, signifie donc au minimum : "je ne serai pas fécond sans l'autre". Pour donner la vie, je devrai entrer dans une relation durable et profonde avec une personne de l'autre sexe.

La crise du lien du **lien paternel** s'éclaire quand on la rattache à ce qu'on a pu appeler la crise de la "double différence"[51] : crise de la différence des sexes et crise de la différence des générations.

La fragilisation du lien paternel (différence des générations) ne s'enracine-t-elle pas dans un flou autour de l'identité de l'homme et de la femme (différence des sexes) ? Le père est souvent valorisé à la maison selon un modèle maternel, maternant : le nouveau père doit devenir le double indifférencié de la mère. Père et mère seraient-ils interchangeables ?

Certes, il est bon que les "nouveaux pères" retrouvent un contact intime avec leurs jeunes enfants (mais même là, l'enfant ne s'y trompe pas ! Il sait très bien qu'être câliné par Papa, ça n'est pas la même chose qu'être câliné par Maman. D'ailleurs, c'est bien connu, un Papa, ça pique !), mais néanmoins, le père n'est-il pas **aussi** "l'empêcheur de tourner en rond", le tiers qui **ouvre** la relation vers l'extérieur, celui qui apporte quelque chose de l'extérieur ? Dans la procréation, au moins, l'intervention de l'homme qui apporte une information extérieure reste incontournable, mais elle est symboliquement de moins en moins reconnue avec les techniques de procréation médicalement assistée. Le père n'est-il pas celui qui fait le lien avec **l'extérieur**, apportant de la nouveauté, de l'information, introduisant au corps social ? Le père c'est celui qui dit la **loi**, comme principe structurant la vie, celui qui incarne et exprime une parole **d'appel**, qui invite à grandir (autorité vient de *auctoritas*, *augere* = faire grandir), et qui renvoie à plus **grand** que lui.

Il ne saurait jamais **s'identifier totalement à la mère,** sous peine de s'y perdre lui-même, d'être tenté de déserter la responsabilité familiale, et finalement de brouiller les repères dont l'enfant a besoin. L'enfant a donc absolument besoin de la bipolarité masculin-féminin pour grandir. Pour lui signifier l'humain, comme d'ailleurs pour lui dire Dieu, il lui faut l'homme et la femme[52].

Il y a donc un lien très fort entre **conjugalité** et **parentalité**, lien que l'on tend à dissocier aujourd'hui.

Enfin, il y a aussi un lien très fort entre **altérité sexuelle au sein du couple** parental et croissance harmonieuse pour **l'enfant**. Certains groupes de pression minoritaire dans la société ont tenté de nier ce lien en créant de toutes pièces la notion d' « homoparentalité ». Une telle notion n'est possible

---

[50] Marie Balmary, *Le sacrifice interdit*

[51] expression d'André Green, "discussion postface" in Bruno Bettelheim *Les blessures symboliques*

[52] voir Xavier Lacroix, *Passeurs de vie. Essai sur la paternité,* Bayard, 2004

qu'en dissociant la « parentalité » de la « parenté », le premier terme désignant l'exercice de fonctions, le second restant lié à l'engendrement.

Que dans des situations de fait, une telle disjonction puisse avoir lieu est une chose, dont il faut tenir compte. Mais qu'une telle dissociation soit érigée en principe et, *a fortiori*, instituée en est une autre, **moralement** discutable. En instituant la parenté monosexuée, sous prétexte de lutter contre une prétendue discrimination entre les adultes, on en créerait une autre, bien plus réelle et bien plus grave, entre les enfants.

Des milliers d'enfants seraient en effet privés par le droit, *a priori* donc, de trois biens fondamentaux :

Tout d'abord de la différence entre deux repères identificatoires, masculin et féminin, dans l'univers de leur croissance intime. Qu'il soit garçon ou fille, l'enfant a besoin, pour la découverte de son identité, d'un jeu subtil d'identifications et différenciations avec ses deux instances paternelle et maternelle. Cela a été étudié avec minutie par une littérature scientifique surabondante. Mais, par un étrange phénomène d'amnésie, certains discours font froidement table rase de tout cet acquis.

Le second bien élémentaire pour l'enfant est, lorsque cela est possible, la continuité ou au moins l'analogie entre le couple procréateur et le couple éducateur. La quête douloureuse de leur origine par les enfants nés « sous x », les difficultés propres à l'adoption indiquent bien que les ruptures dans l'histoire, les dissociations entre les différentes composantes de la parenté, sont autant de complications dans la vie de l'enfant. Dès lors, il est souhaitable qu'à la discontinuité liée à l'adoption ne vienne pas s'ajouter une seconde discontinuité, à savoir la perte de l'analogie entre le couple d'origine et le couple éducateur. C'est *a fortiori* parce qu'il est adopté qu'un enfant a besoin d'un père *et* d'une mère.

Enfin, l'enfant a besoin d'une **généalogie** claire et cohérente, lisible. Nous sommes dans un système généalogique à double lignée, ce qui ne manque pas de sens. Les bricolages de la filiation proposés par certains lui ôtent toute lisibilité. L'adoption n'a pas pour objet l'éducation seulement, mais la filiation. Elle ne définit pas seulement par qui l'enfant sera élevé, qui aura sur lui l'autorité parentale, mais de qui il est fils ou fille. Si l'adoption simple était accordée aux partenaires homosexuels, l'enfant, bénéficiant par ailleurs d'une filiation naturelle, pourrait avoir trois lignées paternelles ou maternelles !

B/ Enjeux éthiques : le sens de l'altérité en vue de l'alliance

1°/ Difficile altérité : consentir à la limite

Si toute différence est source de sens, la différence des sexes l'est d'une manière éminente, incontournable, irréductible. Encore faut-il apprendre à la déchiffrer ! D'autant que nous savons peut-être trop bien que toute différence est souvent vécue comme une **épreuve**, car elle peut être détournée au profit d'un rapport de force, de domination, de violence et conduire au repli sur sa particularité.

Comment dès lors **bien vivre** une telle épreuve d'altérité qui précède même notre liberté ?

Posons avec le philosophe Emmanuel Lévinas que de toutes les différences, la différence sexuelle est la plus primordiale, la plus universelle. Elle nous marque en profondeur, dès la première seconde de notre conception. Lévinas dit de la différence sexuelle que c'est *"la différence tranchant sur les différences*[53] *"*, la différence qui donne sens à toutes les autres différences plus relatives, d'âge, de culture, de milieu. C'est par cette première différence que nous accédons à toutes les autres. Elle **précède** et traverse toutes les autres. Chacun de nous est traversé tout entier par elle, depuis le timbre de sa voix jusqu'au noyau de chacune de ses cellules, et **chacun de nous est né de la différence,** fruit de l'union de deux êtres sexués, de sexe opposé.

La différence sexuelle est donc la différence **la plus profonde,** dans laquelle s'enracinent toutes les différences. C'est une différence posée au cœur de l'humanité, certes, mais on ne peut pas dire pour autant qu'il y ait deux humanités. Il y a une humanité mais dont la caractéristique fondamentale, la nature, est d'être sexuée, intrinsèquement différenciée. C'est donc une différence qui ne sépare pas pour opposer, mais qui pose une limite, **en vue de la communion et la fécondité**. Si je suis homme, je n'ai qu'un regard très **limité** sur le monde, sur l'être humain, sur la vie, sur Dieu. La moitié de l'humanité restera à jamais pour moi mystérieuse, inconnaissable de l'intérieur. Par exemple, un homme n'éprouvera jamais ce que peut éprouver corporellement une femme (grossesse, cycles, possibilité d'accueillir la vie). Je n'ai donc qu'une vue très limitée sur l'expérience humaine.

Je dois **renoncer à tout connaître**, à tout vivre. Je ne serai jamais toute l'humanité. Je suis traversé par la **limite**. Je dois l'accepter, y **consentir**, pour entrer pleinement dans ma vocation profonde d'homme, pour incarner cette vocation. Jean Guitton écrivait : *"La limite est la condition de la plénitude."*[54] La limite, c'est ce qui donne la forme, ce qui protège. L'illimité, c'est ce qui reste flou, indéterminé. Définir, c'est saisir un sens limité.

Dans **le mythe des androgynes,** Platon met en scène des êtres doubles, difficiles représenter, sphérique (image de totalité), totalisant les deux sexes. *"D'une force et d'une vigueur extraordinaire"*, ces êtres voulurent combattre les dieux. Ils sont arrogants, pleins d'eux-mêmes, orgueilleux, suffisants. La décision de Zeus consiste non à les supprimer, mais à les **affaiblir** pour s'en protéger , en les **coupant** en deux. Apollon est chargé après chaque coupure de retourner le visage vers la coupure *"afin qu'en voyant sa coupure, l'homme devint plus modeste."*

Sexe vient du latin **secare** = couper. Être **sexué**, c'est être **sectionné**, **différencié**, coupé et séparé de sa moitié. Dans cette coupure s'enracine **l'éros** (= amour, désir).

2°/ Pour sortir du narcissisme et se décentrer de soi, vivre un lien d'alliance

Percevoir l'autre dans son **altérité** irréductible, et non comme le miroir de ses désirs, n'est pas immédiat. C'est un travail psychique essentiel. On le sait, le nourrisson est dans une relation fusionnelle indifférenciée avec sa mère. C'est progressivement qu'il **accédera à l'autre,** et plus encore à l'autre de l'autre sexe, ce qui suppose d'avoir intériorisé sa propre identité sexuée, grâce au double

---

[53] Émmanuel Lévinas, *Le temps et l'autre,* PUF, 1979, p. 14

[54] L'homme comme la femme doivent vivre ce que Freud appelait une "castration symbolique" : renoncement au phallus pour la femme, mais aussi renoncement à l'utérus pour l'homme.

processus d'identification avec le parent de même sexe et de différenciation d'avec le parent de l'autre sexe. Dans la relation à l'**autre sexe**, une **limite** est posée à cette possible négation de l'altérité.

En effet, l'autre de l'autre sexe est toujours, selon l'expression de Lévinas, *"deux fois autre"* : en étant autrui et en appartenant à l'autre sexe.
Ainsi la relation durable à l'autre sexe (notamment dans le **lien d'alliance conjugale**) oblige à un lent et douloureux processus de dépassement du narcissisme. Le narcissisme constitue une étape importante de découverte de soi à l'adolescence, mais quand il devient un véritable phénomène de société, il se révèle comme l'ultime avatar de l'individualisme post-moderne, qui finit par détruire l'individu, ce que montrent clairement Gilles Lipovetsky et Tony Anatrella, parmi d'autres.

Rappelons que Freud avait introduit le narcissisme pour rendre compte de **l'homosexualité** qui peut être comprise comme une tentative de vouloir être ce que l'autre est, ce qui est une négation de l'altérité. Dans la relation entre deux personnes de même sexe, il y a bien sûr l'altérité des personnes. Mais Freud a bien montré que la recherche d'une personne de même sexe, en vue d'une relation homosexuelle, manifestait une sexualité qui n'avait pas pu s'épanouir, s'achever et accéder à la relation d'altérité. C'est une recherche en l'autre d'une image de soi.

*"Le terme de **narcissisme** apparaît pour la première fois chez Freud en 1910, pour rendre compte du choix d'objet chez les homosexuels; ceux-ci "se prennent eux-mêmes comme objet sexuel; ils partent du narcissisme et recherchent des jeunes gens qui leur ressemblent, qu'ils puissent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes".*[55]

À l'inverse, la relation à **l'autre de l'autre sexe** est source d'altérité. Ceci est particulière visible au sein du couple marié, qui vit une relation d'**alliance durable**, où la proximité ne supprime pas la différence, peu s'en faut ! La différence se révélera bien plutôt chaque jour dans son irréductibilité même.

La différence irréductible se révèle alors ordonnée à **l'alliance**, à la **communion**, qui n'est ni la fusion, ni la domination de l'un sur l'autre, les deux écueils qui menacent toujours l'amour authentique. Cette possible réduction de la communion à la domination de l'un sur l'autre risque de reconduire aux écueils précédemment évoqués : repli sur son identité ou négation de la différence au profit de l'un ou l'autre sexe.

En outre, la différence vécue dans sa **singularité** ouvre à **l'universel**. L'être humain n'accède à sa pleine humanité que **dans la rencontre concrète de l'autre sexe**. Et cette rencontre de l'autre s'accomplit pour chaque couple d'une manière unique, singulière, marquant elle-même sa différence. Chaque couple invente sa manière de vivre la différence.

La différence sexuelle est donc la marque la plus irréductible et la plus universelle de **l'altérité**.

Valoriser la relation d'alliance intégrant structurellement l'altérité des sexes et en faciliter l'accès est un tâche essentielle à mener à l'égard des jeunes.

Aider des jeunes à se préparer à vivre l'alliance conjugale, c'est leur donner accès à la plus grande richesse du sens qui soit de l'altérité sexuelle.

---

[55] Laplanche/Pontalis, *Vocabulaire de Psychanalyse*, p. 261

C/ Enjeux spirituels : le sens de la transcendance et du don

1°/ La différence sexuelle, trace de la transcendance et horizon de la communion des personnes

Enfin, dégageons les enjeux spirituels de la différence homme-femme. Quel serait son sens théologique ? N'y aurait-il pas une corrélation mystérieuse entre le sens de la différence homme-femme et le sens de la Transcendance, le sens de Dieu ? (cf. citation de Christiane Singer p. 24)

Dès la première page de la Bible, "être créé homme et femme" est directement associé à l'expression *"être créé à l'image de Dieu."*.

"Dieu créa l'humain (Adam) à son ***image****,*
*à l'****image de Dieu****, il le créa,*
mâle et femelle *(zakhar ou neqèba) il les créa."* (Gn 1,27).

La première chose que la Bible dit de l'humain, c'est qu'il est **mâle et femelle** (perforant/perforée : langage crû, bestial). Et cette donnée est directement mise en relation avec **l'image de Dieu,** comme si c'était en étant mâle et femelle que l'homme et la femme pouvaient être dits à l'image d'un Dieu dont on ne peut faire aucune image. Il y a de quoi s'étonner !

On peut tirer plusieurs conséquences :

Le **Dieu** de la Bible n'est **pas sexué**, dépassant l'image d'un dieu-mâle, fécondateur, adoré pour sa puissance virile et l'image d'une déesse-mère, adorée pour sa fécondité.

Ni le masculin, ni le féminin ne doivent être **divinisés**. Ni le masculin, ni le féminin suffisent à dire Dieu.

Mais si Dieu n'est pas sexué, son image l'est : tel est le paradoxe étonnant
On lit dans le Talmud : *"L'homme sans la femme diminue dans le monde l'image de Dieu." ?*

Comment comprendre ? La différence sexuelle serait-elle alors comme un signe posé dans la chair qui renvoie à l'autre, et à la possibilité d'une relation d'alliance. La différence sexeuelle constituerait comme un indice de transcendance ? Dieu est le Tout-Autre, *"l'au-delà de tout"*, *"l'inconnaissable"* comme l'écrivait Saint Grégoire de Naziance au IV ème siècle.

Et en effet, cette différence pose une limite à la connaissance de l'homme par lui-même.

Conséquences : je ne suis pas toute l'humanité, mais seulement une **partie**. Qui pourra **définir ultimement** le masculin et le féminin ? Chaque genre est un inconnu pour l'autre mais aussi pour lui-même, et on peut se demander qui est le mieux placé pour connaître le masculin : l'homme ou la femme ? et de la même façon pour le féminin. La définition ultime de la différence sexuelle n'existe donc pas. En effet, pour connaître ce qu'est un homme, une femme, il faudrait être placé **au-delà** de la différence, dans une neutralité impossible. Bref, il faudrait être à la place du **Créateur**.

Néanmoins, “masculin” n’a de sens que par rapport à “féminin” et réciproquement. Ils sont radicalement liés, beaucoup plus fondamentalement que noir et blanc, blond et brun. Le récit biblique affirme simplement que la différence elle-même est posée d’abord. Elle est première par rapport à l’identité de l’un et l’autre sexe (et "les différences" que nous identifions). Cette **dissymétrie** placée au cœur de l’humain est **ontologique**. Chacun doit donc se dire : je ne contiens pas tout l’humain en moi. Je ne peux me comprendre qu’en référence avec l’autre sexe.

La différence sexuelle constitue donc une **brèche** dans nos représentations marquées par la toute-puissance, une ouverture vers l’autre, vers la transcendance, comme l’écrit Denis Vasse : *“Le sexe en tant que différence est ce qui interdit radicalement à l’homme de s’enfermer dans l’image qu’il se fait de lui-même”*[56] . La différence sexuelle interdit de clore l’humain dans une représentation univoque et définitive. L’être humain, homme et femme, restent sur fond de mystère insaisissable.

L’hébreu l’exprime avec élégance en disant que les mots ***Y****-isch* et *Isch-**ah*** (qui désignent l’homme et la femme) sont distincts par les seules lettres *yod* et *hé*, qui forment le commencement et la fin du tétragramme sacré, ***yod****-hé-vav-**hé***. Ainsi, *“Le mystère de la différence de l’homme et de la femme repose en Dieu, comme la **trace de sa transcendance**”* écrit Xavier Lacroix[57] .

Dans le 2ème récit de la Genèse, cela dit par un récit : histoire, désir, et alliance.

Dieu veut la différence non pour séparer mais pour unir. La différence est ce qui ouvre la possibilité de **l’Alliance** : *“Il n’est pas bon que l’homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie”* (2,18). Quand l’homme reste seul, il se met en danger. Mais pour cela Adam devra accepter de perdre quelque chose. Il devra renoncer à être tout, à être Un par lui-même.

La différence n’enferme pas l’homme sur lui-même, mais l’ouvre à celle qui est reconnue, différente au sein d’une commune origine : *“Pour le coup c’est l’os de mes os et la chair de ma chair !”* (Gn 2, 23). Dans la Bible la différence est source d’émerveillement qui arrache à l’homme sa première parole : une exclamation de joie devant la femme. Ainsi la différence sexuelle est une source de bénédiction qui ouvre au mystère même de Dieu, à l’inverse de la tradition grecque qui fait du sexe une malédiction.

Que l’on repense au mythe grec des **androgynes**, où Zeus coupe ces êtres doubles en deux, pour les affaiblir et ainsi le punir de leur arrogance. Être sexué, c’est dès lors être sectionné, blessé, rendu vulnérable. L’unique perspective était la recherche de la fusion primitive, pourtant reconnue comme conduisant à la mort du désir.

Dans la Bible, c’est l’horizon de l’alliance possible entre l’homme et la femme qui est mise en valeur. La différence sexuelle est donc une limite, mais qui n’a pas pour but le repli sur soi, mais l’ouverture à l’autre, la communion des personnes. La différence sexuelle révèle que la personne s'accomplit dans le don d'elle-même, ce en quoi elle dite à l'image de Dieu, qui n'est que don désintéressé de lui-même.

*“C’est pourquoi l’homme quittera son père et sa mère, il s’attachera à sa femme et tout deux ne seront plus qu’une seul chair (basar **ehad**)*. Renvoi à Dt 6,4 : *“Adonaï **ehad**”* (confession de foi).

---

[56] Denis Vasse, *La chair envisagée*, Seuil, 1988, p. 297

[57] Xavier Lacroix *(dir.), Homme et Femme, l’insaisissable différence*, Cerf, 1993, p. 148

Qu'est-ce qu' "être un" quand on est deux ?
C'est **l'homme et la femme ensemble, "un"** qui sont dits à l'**image du Dieu-UN.**
Pour les chrétiens, l'unité divine est communion trinitaire, communion de Personnes.

Cela signifie aussi que cette différence ne fait pas l'objet d'un savoir clos qui la maîtriserait, mais d'une révélation d'un mystère qui se **donne dans la relation elle-même.**

Ainsi, une mixité réussie, une heureuse entente **entre les sexes,** dont la manifestation achevée est la communion conjugale, rend visible sur la terre rien moins que l'image du mystère d'une insondable communion trinitaire. (cf. La théologie du corps développée par Jean-Paul II, entre 1979 et 1984, lors de ses célèbres catéchèses).

2°/ Le sens de la différence se donne dans la rencontre concrète des sexes

À la lumière de ce qui vient d'être dit, nous sommes conduits à dépasser tout schéma de rivalité ou de **comparaison, de jalousie, ou de rapport de force**. Après des siècles de domination masculine, le féminisme a conduit des femmes à exercer une domination d'un genre nouveau sur les hommes : compétentes et adaptables tant dans la vie professionnelle, sociale que familiale, elles deviennent auto-suffisante au point de pouvoir se passer des hommes. Les rapports s'inversent mais le schéma mortifère de rivalité demeure.

Au-delà de tous les soupçons d'inégalité, la différence homme-femme est **un fait qui se donne**, un **donné à accueillir,** avant même que nous cherchions à la **qualifier**. La différence n'est pas une spécificité qui permettrait de faire un catalogue des qualités ou des rôles, toujours enfermant et risquant de réintroduire des hiérarchies. La "définition" de l'homme et de la femme, du masculin et du féminin, m'échappe toujours quelque peu.

L'homme et la femme se définissent comme ils peuvent l'un par rapport à l'autre, mais toujours **dans l'événement singulier d'une rencontre intersubjective**. C'est de la rencontre réelle, concrète, incarnée et aussi toujours "donnée" que jaillit **la vérité de la différence** dont le sens reste à déchiffrer**.** C'est par cette rencontre qu'il leur est donné d'accueillir plus pleinement leur identité sexuée. *"La différence naît de la rencontre* entre l'homme et la femme, de *chaque* rencontre entre *un* homme et *une* femme[58] *"*. Le donné premier, le plus évident, c'est le corps.

C'est à chaque couple d'inventer sa différence dans l'événement singulier qui fonde leur alliance, l'un et l'autre révélant d'une manière unique sa masculinité et sa féminité. Chacun naissant à son identité sexuée dans la rencontre intime et durable de l'autre sexe, si bien que Jean Lacroix a pu écrire : *"C'est par le mariage que l'homme devient pleinement homme et la femme pleinement femme.*[59] *"* Le propos est sans doute excessif, car il laisserait entendre qu'un célibataire ne serait jamais pleinement homme ou femme.

Le **mariage** est alors le lieu à partir duquel interpréter le sens de la différence. C'est **l'horizon** essentiel qui éclaire son sens interpersonnel (notamment pour les adolescents et les jeunes adultes). Parler de **mariage** c'est plus que de parler simplement de couple (rencontre empirique de deux

---

[58] Ibid., p. 223 (c'est l'auteur qui souligne)

[59] Jean Lacroix, *Forces et faiblesses de la famille,* Seuil, 1948, p. 64

psychismes). C'est parler **d'alliance**, de deux sujets qui se sont librement choisis dans une solidarité durable qui impliquera combats et dépassements des traits caricaturaux et superficiels de chaque sexe. Alors seulement, se révélera la différence en sa vérité, comme un don gracieux. La vie conjugale est le lieu par excellence de la révélation de cette différence.

Certes, à **l'adolescence** où les identités sont encore incertaines, cette rencontre en vérité est rare. Aussi est-il utile de proposer des temps et des lieux non-mixtes repérables pour qu'ose peu à peu s'exprimer librement et sans peur l'identité sexuée, aussi bien entre filles qu'entre garçons. Néanmoins, n'est-ce pas **dans la rencontre elle-même** que l'un et l'autre sexe auront le plus de chance de se libérer de ce que chacun peut avoir d'enfermant ou de caricatural ?

Dans une **mixité réussie,** l'autre sexe me révèle qui je suis en vérité et m'aide à accueillir mon corps sexué. Plus cette rencontre de l'autre sexe en vérité a lieu, plus la différence se manifeste comme une source inépuisable de sens.

Ceci implique un **changement de méthode.** Puisqu'il s'agit d'une donation fondatrice d'humanité, des aspects de la différence sont repérables et descriptibles dans une perspective phénoménologique. Il nous faut quitter le vocabulaire de la **détermination** (qualités masculines/féminines, caractéristiques naturelles, culturelles, rôles,…), tendant à objectiver des qualités voire des clichés ou des caricatures de l'homme et de la femme.

Il nous faut entrer dans une **démarche d'accueil**, de discernement, de déchiffrement d'un **sens donné.** Certes, il s'agit d'accéder à son **identité** sexuée, identité d'homme, identité de femme. Mais l'identité n'est pas un objet figé, saisissable. Ne faut-il pas plutôt proposer un vocabulaire de la grâce, du **charisme** ou encore de l'appel, de la **vocation**, afin de dégager le style spécifique de l'homme et de la femme ? C'est la seule manière d'éviter les deux écueils précédemment cités : accueillir vraiment la différence et la **laisser s'exprimer** (contre la neutralisation) sans retomber dans les **clichés** de domination et d'inégalité qui conduisent au repli identitaire.

3°/ Être homme, être femme, un don, un charisme, une vocation

Nous sommes donc conduits à distinguer entre des **qualités** qui se réduisent souvent à des **stéréotypes**, simples clichés enfermant l'homme et la femme dans des rôles précis, des fonctions inhérentes, et des **charismes** ou une **vocation** de l'homme et de la femme. Le charisme est un Don qui renvoient à un Donateur, la vocation renvoie à une Parole, donc à une Origine qui vient de plus loin que l'humain et vise un véritable universel. Plus prosaïquement, on pourrait parler de **style** ou de **génie**, termes qui ont l'avantage de ne pas dissocier entre charnel et spirituel, et de n'être jamais totalement identifiables.

N'y aurait-il un **génie** propre à l'homme et à la femme ? Par exemple, l'attention à l'intériorité, à l'habitation, au corps est davantage dans le **style** féminin. L'attention à l'extériorité, à l'objectivité, à la conquête est plus dans le **style** masculin. Les femmes ont une attention à la subjectivité plus importante que les hommes. Il suffit de les écouter parler ! Le pôle de l'habitation, la maison lieu d'accueil de la vie en prolongement de son corps est aussi très féminin.

Le rapport au temps n'est pas indifférencié. N'y a-t-il pas une manière féminine et une manière masculine de vivre la temporalité, d'habiter le temps ? **L'homme** serait plutôt dans un rapport de production technique et maîtrisée, temps du projet et de sa réalisation, temps de l'**efficacité. La**

femme serait plutôt dans un rapport vital, temps des lentes et profondes maturations, temps d'accueil et d'accompagnement de la vie, temps de la **fécondité**. Il est clair que cette manière spécifique d'habiter et de donner sens au temps s'enracine mais sans s'y enfermer dans le donné charnel. Le cycle féminin (comme disponibilité renouvelée chaque mois, à donner la vie et consentement à la limite) ne peut pas ne pas structurer le rapport à la vie de la femme. Ici pourrait s'enraciner une réflexion sur la question des **rythmes spécifiques** aux filles et aux garçons, que le modèle scolaire unique ne respecte pas toujours.

Le rapport à la parole n'est pas non plus indifférencié : La parole de l'homme est plutôt de type informative et tournée vers l'abstraction. Il s'agit d'exercer une maîtrise sur le monde, de l'objectiver pour mieux le dominer techniquement, d'où une tendance à la discussion, au débat d'idées. La parole féminine traduit d'abord une émotion, un état intérieur, le mouvement concret de la vie. Elle est centrée sur la qualité de la relation intersubjective, sur la portée affective des paroles. Elle a tendance à être plus incarnée. La femme est extrêmement sensible au ton de la voix qui traduit le vécu global de la personne.

La manière de donner la vie n'est pas à l'évidence identique. De manière exemplaire, l'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre pour procréer. Être sexué, c'est dire : "je ne suis pas fécond sans l'autre". Cette altérité se manifeste au cœur des identités paternelle et maternelle. Entre être père et être mère, la différence est d'ordre biologique et relationnelle certes, mais elle est aussi d'ordre spirituel. Il ne s'agit pas seulement de deux fonctions ou de deux capacités, mais de deux **modalités du don**, deux **vocations** spécifiques qui engagent la personne toute entière. Xavier Lacroix les décrit clairement :

"L'une porte, contient et met au monde, l'autre ensemence, rende féconde la femme et reçoit d'elle l'enfant. Chacun a sa manière de recevoir et de donner. Car la femme reçoit l'enfant de l'homme et l'homme le reçoit de la femme. Plus tard, l'un aura pour vocation de rendre présent ce qui vient d'ailleurs, de dire la loi, l'appel à la structuration, tandis que l'autre aura pour vocation de veiller à l'incarnation de la parole, de donner un lieu à la vie, de rendre le monde habitable, de donner un visage à la miséricorde.[60] *"*

Peut-on aller jusqu'à identifier des **valeurs** plutôt **masculines** : utopie, création, mesure, nomination, médiation, maîtrise … et des **valeurs** plutôt **féminines** : réalisme, présence, attention, durée, ténacité, communication … ? Pour éviter de retomber dans des stéréotypes, il faut garder à l'esprit l'idée que ces valeurs ne sont le **monopole** d'aucun sexe. Elles ne deviennent spirituelles, que parce qu'elles expriment quelque chose qui **vaut pour tous**, parce qu'en elles s'exprime une modalité de l'humain. Ce sont bien des *"modalités de l'universel"* selon l'expression de Lévinas.

Il importe donc de tenter de les décrire, pour sortir de l'impasse d'une **différence sexuelle indicible** qui devient **indécidable**, en particulier pour des adolescents en plein travail d'élaboration et d'appropriation de leur identité sexuée. Chaque sexe pourra découvrir ce qu'il peut apprendre de l'autre et ce que l'autre peut attendre de lui. Par exemple, l'homme pourra apprendre de la femme une **attention au réel** dont elle porte le charisme irremplaçable et la femme pourra apprendre de l'homme une certaine culture de la **maîtrise** et de la **création**. Il est essentiel de comprendre que ces valeurs n'ont de sens qu'en fonction de l'autre sexe. Il ne s'agit nullement de les durcir et de les figer.

---

[60] Xavier Lacroix, *op. cit.*, p. 225

L'histoire de l'Église fournit de nombreux exemples qui prouvent qu'une heureuse complémentarité entre les sexes a été vécue par de nombreuses figures spirituelles. Le jésuite Adrien Demoustier[61] a comparé les textes mystiques d'hommes et de femmes, et a montré que dans les périodes de fondation spirituelle, la différence homme-femme était particulièrement "opérante".

Il présente des relations spirituelles entre homme et femme qui ont porté beaucoup de fruit :
Saint Basile et sa sœur Sainte Macrine,
Saint Benoît et sa sœur Sainte Scholastique,
Sainte François d'Assise et Sainte Claire,
Saint Thomas d'Aquin et Sainte Catherine de Sienne,
Saint Jean-de-la-Croix et Sainte Thérèse d'Avila,
Saint François de Sales et Sainte Jeanne de Chantal,
Fénelon et Mme Guyon.

Par ailleurs, les grandes mystiques rhénanes comme Hildegarde de Bingen ont inspiré un Maître Eckart, Adrienne von Speyr, a inspiré le grand théologien catholique Hans Urs von Balthasar.

Évidemment, les modes de relations variaient, mais les relations étaient profondes et contribuaient au développement d'une intuition spirituelle nouvelle conjuguée au masculin et au féminin.

La plupart des grandes fondations d'ordre ont produit conjointement des monastères d'hommes et des monastères de femmes, en général à proximité l'un de l'autre. Les liens étaient réels. **L'histoire de l'Église** nous montre donc que loin d'être niée, ou réduite à un rapport de force clérical, la différence homme-femme a produit **une richesse de sens étonnante**, plus riche que dans la société civile. Rappelons qu'à l'inverse, le siècle le plus misogyne de l'histoire fut le siècle des Lumières[62] ! Loin des clichés, et des stéréotypes figés, l'Église a donc su exprimer au masculin et au féminin ses intuitions nouvelles.

Il y aurait ici beaucoup à dire du fruit de l'expérience récente des **Communautés Nouvelles,** qui s'inscrivent dans ce sillage exigent. La mixité y est vécue à plusieurs titres (mixité hommes-femmes, mais aussi couples-célibataires) selon des modalités variées, qui n'est pas sans interpeller les fonctionnements ecclésiaux.

Conclusion

La différence sexuelles nous **précède**, nous traverse tout entiers, jusqu'à notre relation à Dieu. Elle n'est pas seulement une énigme, mais un **mystère**, qui ouvre à plus grand que nous. La **valoriser** est aussi difficile que nécessaire, car il ne s'agit pas tant de la définir, de la **figer**, que de la **libérer et pour cela créer les conditions pour qu'elle soit vécue en vérité**. Il s'agit de la laisser produire d'elle-même ses effets de sens et de s'en étonner. S'étonner d'être si semblable et si différent, si proche et si inconnu. Salutaire étonnement qui nous **sauve du modèle unique** lequel se révèle vite stérile modèle d'inhumanité. Dans la vie, qu'elle soit charnelle ou spirituelle, la différence, accueillie dans sa vérité, est toujours **source de sens.**

---

[61] Adrien Demoustier, "Hommes et femmes aux origines des grands courants spirituels. Une constante dans l'histoire de l'Église" in Xavier Lacroix (*dir.*), *Homme et femme, l'insaisissable différence*, p. 151

[62] Michel Rouche, *Sexualité, Intimité et Société sous le regard de l'histoire,* CLD, 2002

III/ Éduquer en vue d'une mixité réussie

Comment traduire cela dans la vie scolaire avec des adolescents immatures ou blessés ?

Il faut d'abord affirmer les bienfaits d'une mixité aménagée en vue d'une réelle éducation à la différence. La mixité est certes un bon moyen mais il faut davantage l'accompagner, la parler, et préparer les adolescents à une coexistence pacifique et enrichissante des sexes. Parler, c'est révéler le sens. Impossibilité ici de s'esquiver.

1°/ Garçons et filles face au travail et mixité du corps enseignant

Une délicate question :
Pourquoi les filles réussissent mieux et les garçons sont davantage en échec scolaire ?

cf. Rapport Sénat 2004 :
- Dès le primaire, les filles ont de meilleurs résultats, notamment en français
- Les filles ont une scolarité plus linéaire que les garçons. "les filles sont plus sérieuses"
- Décalage de maturité psycho-affective : "les filles sont plus mûres"
- Le rapport au langage est plus difficile pour les garçons. Les filles sont d'excellentes communicantes.
- Elles sont majoritaires dans le système scolaire, réussissent mieux le Baccalauréat, mais ne décrochent que 40% des diplômes dans le supérieur
- L'écart est d'autant plus important que l'on descend dans l'échelle sociale
- En revanche, les garçons s'en sortent mieux au moment de décrocher un poste dans une entreprise, surtout parmi les cadres.

Constat paradoxal, car on a montré que
- les enseignants s'intéressent plus au garçons, les sollicitent davantage
- les clichés favorables aux garçons persistent : "quand les filles réussissent, c'est parce qu'elles sont studieuses et travailleuses; quand un garçon réussit, c'est qu'il est doué"

D**ans l'entreprise (usine),** le mouvement se confirme : les filles sont de plus en plus appréciées et s'en sortent mieux. cf. "une virilité encombrante" Libération, 4.11.02 (tendance confirmée en 2009)
"Les filles ont la côte… Elles apparaissent plus sérieuses, moins souvent absentes, plus prévisibles, plus accomodantes, plus sensibles à l'humour … en général, elle ont le contact plus facile … joue un rôle de médiatrices [qu'elles ont appris en famille. Les garçons en revanche ont] une extrême difficulté à entrer en relation avec des personnes étrangères à leurs univers de référence."

1er niveau d'analyse :
Dans le système scolaire, il semble que les qualités **féminines** (sens de la relation, dialogue, docilité, souplesse, ténacité, empathie) soient davantage **valorisées** que les qualités **masculines** (force, maîtrise, virilité, confrontation, inventivité).

Question de fond : Où sont les pères ?
Dans un système éducatif pensé **par des femmes,** les garçons peuvent ressentir un défaut d'acceptation de leur masculinité. Ils résistent au maternage. Ils ont davantage besoin de se confronter à la limite, de jouer avec les interdits, d'affronter l'autre pour se construire. Ils ont un rapport plus difficile au langage, une communication moins émotionnelle. Une femme risque de mal accepter ce

rapport de confrontation. "La prégnance d'un modèle dans lequel la divergence, l'exploration, l'essai et l'aventure doivent être bannis peut les décourager" (Don Bosco Aujourd'hui, déc 2004)
Analyse de Jacques Arènes, déc 2004 : "Nous avons quitté le patriarcat et la souffrance de "trop de père" pour aborder la douleur du vide … la souffrance du manque de père œuvre sourdement comme présence douloureuse et paradoxale d'un absent";.

Point d'attention :
- Il importe aussi que les enseignants soient attentifs à ne pas considérer l'élève d'une manière globale et neutre, mais pour ce qu'il est, garçon ou fille, en processus de croissance et d'accueil de son identité.

- Il importe que les **équipes éducatives** soient composées **d'hommes et de femmes**, afin de témoigner de la richesse et de la fécondité des relations hommes-femmes vécues dans le respect, la paix et l'amitié. Témoigner d'une heureuse et sereine complémentarité.

- La mixité du corps enseignant est équilibrante pour les garçons et pour les filles, rendant possible les transferts et contre-transferts qui peuvent être **structurant** pour l'adolescent, surtout dans un contexte de famille éclatée et recomposée. Encore faut-il que le professeur existe aussi comme homme ou comme femme, voire comme père ou mère de famille. Ainsi, les modèles ne seront pas clos sur eux-mêmes mais déjà traversés par la **différence**.

2°/ De la mixité à la co-éducation et l'inter-éducation

Une inter-éducation se donne pour but d'aider garçons et filles à naître à leur identité sexuée.
Comment aider les filles à devenir les femmes et les mères de demain ?
Comment aider les garçons à devenir les hommes et les pères de demain [63] ?
Comment les préparer à une harmonieuse coopération homme-femme, qui suppose une réelle **reconnaissance** de l'autre? Comment les préparer à la liberté de **l'alliance** ?

La pratique éducative, quelle qu'elle soit, doit donc favoriser l'accueil de l'identité sexuée afin que filles et garçons entrent dans leur **vocation** spécifique et apprennent à l'exprimer sereinement.
Éduquer à la pleine **reconnaissance** des sexes car la vie ne saurait être neutre ![64]

Une **éducation à la mixité réussie** serait une éducation qui permettrait d'accéder à une réelle **reconnaissance** de l'autre différent et un réel accueil de sa propre identité sexuée.
Au minimum, il conviendrait de promouvoir un véritable apprentissage *"en terme de connaissance des besoins propres à chaque sexe, en terme de valeurs de respect, de tolérance*.[65] *"*
La question n'est pas tant d'être pour ou contre la mixité, que de trouver les moyens justes et adaptés, qui favoriseront cet accès à la **reconnaissance** de l'autre sexe et à une fructueuse **collaboration**.
Il s'agit d'entrer dans une dynamique d'**alliance**, faite de respect et de liberté. Pour cela, la mixité-mixage sans parole ne suffira jamais.

---

[63] "Sera-t-on suffisamment femme pour rendre heureux son mari et suffisamment homme pour rendre heureuse sa femme ?" se demande Marie-Noëlle Coevoet, Commissaire des Scouts d'Europe.

[64] Michel Fize, *op. cit.,* pp. 82-83

[65] Ibid., p. 133

Odile Bonte [66], (Guides de France) propose une vision élaborée de la mixité, fruit d'une expérience pédagogique originale. Elle distingue la simple mixité, la co-éducation et l'inter-éducation :

"1) La **mixité** : quasi-généralisée aujourd'hui, est un fait de société. elle favorise une **vision englobante** ("les ados … les jeunes … ils sont …") ignorant le fait qu'il s'agit de filles et de garçons, différents dans leur identité profonde. Après avoir cru qu'en mettant ensemble filles et garçons, ils apprendraient à se connaître, à s'apprécier, à collaborer … Il a fallu déchanter car la connaissance de "l'autre" est liée à la connaissance de "soi", et une mixité non accompagnée d'une éducation "différenciée" apparaît comme réductrice, comme un nivellement qui donne peu de matériaux pour une **reconnaissance** mutuelle en profondeur.".

Il faudrait donc promouvoir une "coéducation":

2) La **co-éducation** est un premier pas vers cette éducation différenciée, car elle implique un éducateur qui s'efforce, dans un cadre de mixité, de répondre aux besoins et aspirations différents des filles ou des garçons. Elle leur apprend à collaborer. Elle vise une égalité des sexes : ce sont les qualités personnelles de la fille ou du garçon, et non pas son sexe, qui l'amèneront à jouer tel rôle, à prendre telle responsabilité. Elle risque pourtant, au nom même de cette égalité, de gommer les différences, de ne pas laisser s'exprimer des visions du monde plus spécifiques, masculines ou féminines, faute de passer par une intériorisation "entre filles" et "entre garçons", si nécessaire pour la construction de leur personnalité."

Ce qui éduque authentiquement la personne, c'est une authentique "**inter-éducation**"

3) L'**inter-éducation** se situe à ce niveau plus profond de **l'enrichissement mutuel** que filles et garçons peuvent s'apporter, en fonction de leur identité propre. Elle a pour objectif de leur faire prendre conscience progressivement de leurs différences, de les aider à les comprendre, d'accepter que l'autre - elle ou lui - puisse les aider dans leur quête de leur propre identité. Elle suppose une alternance de temps d'action en commun et de temps de "vie" séparés, entre pairs, pour relire les événements avec un regard de garçon ou de filles, libres de toute pression.L'inter-éducation est un **apprentissage de la relation sexuée**, qui prend en compte les différences, non comme prétexte à inégalité mais au contraire comme une **chance** d'aboutir à une **coopération harmonieuse.** Essentielle à l'âge pré-adolescent et adolescent, elle se poursuit toute la vie (inter-éducation implicite dans une vie de couple, dans une vie associative réussie, etc.)."

La mixité est un fait. L'inter-éducation élabore le sens. Une telle inter-éducation aura pour effet de favoriser un vrai **dialogue** entre garçons et filles, dans lequel les identités se révèlent sereinement. Les valeurs et les qualités propres à chaque sexe s'échangeant harmonieusement, elle préparerait à une sexualité **personnalisante** et intégrée, en vue notamment du **mariage**, mais aussi de l'appel au célibat consacré.

Une **mixité réussie** serait donc une mixité où **l'apprentissage réciproque au contact de l'autre sexe enrichit chaque sexe**.

---

[66] extrait d'un dossier des Guides de France, *Hommes-femmes : de la différence à l'alliance*, 1995.

"Les filles humanisent les garçons, les civilisent" estime Xavier Lacroix[67] .
"Les filles perdent leur mièvrerie, les garçons sont moins brutaux." expose par ailleurs un rapport établi par l'Unesco (1970).
Michel Fize évoque aussi la figure de Pauline Kergomard, ardente défenseuse de la mixité au XIXème siècle : *"Les garçons modèrent leurs forces physiques, dont l'éxubérance dégénérait en brutalité, ils deviennent courtois : les filles par tempérament plus timides, plus craintives, s'aguerrissent, deviennent vaillantes, habiles aux exercices du corps, tandis que leurs frères deviennent adroits à l'exercice des doigts. Le garçon apprend presque sans s'en douter, que le devoir du fort est de protéger le plus faible; la fillette commence avec lui son apprentissage de conseillère, de consolatrice."*[68] .

Pourrait-on en dire autant aujourd'hui ?

Il faut savoir se réjouir qu'une telle qualité de mixité existe mais il faut reconnaître qu'elle est assez rare. Dans une tel contexte, l'autre sexe contribuerait à la révélation de sa propre identité, ainsi qu'en témoigne un élève de Terminale L d'un établissement privé catholique, dans une classe à forte majorité féminine : *"Sans hésitation, le regard des femmes, des jeunes filles, posé sur moi à l'école m'a considérablement aidé à devenir moi-même, à développer mes qualités propres. Il est vital d'avoir le regard féminin posé sur moi pour me sentir homme à part entière. La femme révèle à l'homme ses qualités propres, sa personnalité particulière et lui permet de se découvrir des faces cachées*." C'est aussi vrai dans l'autre sens. Ainsi une jeune fille de la même classe explique : *"La mixité m'a aidée, m'a stimulée pour montrer que les filles ont besoin de beaucoup d'attention. La mixité me force à me dévoiler, mais il faut un certain courage pour le faire naturellement, sans être influencée par le regard des garçons. La mixité m'a permis de développer des qualités que je n'aurais pas forcément découvertes toute seule entourée de filles."*

3°/ Respecter les rythmes différents, offrir des espaces "protégés" de non-mixité au collège

N'y a-t-il pas des **étapes de croissance** affectives et intellectuelles différentes pour les garçons et pour les filles, étapes qu'il faudrait préciser pour les respecter ?

Au **collège** (et parfois aussi au lycée), la mixité est souvent vécue douloureusement, le regard de l'autre sexe sur son propre corps en pleine mutation étant vécu comme encombrant voire difficile à supporter[69] . Pour aller vers l'autre, encore faut-il se connaître un peu soi-même ! *"Certains regrettent une promiscuité qui gêne et neutralise l'affermissement de la différence des identités respectives."* note Tony Anatrella. N'est-il pas important pour respecter des étapes de croissance plus spécifiques, d**'offrir des espaces "protégés" de non-mixité au collège**, qui permettrait une meilleure intériorisation de son identité masculine ou féminine ? Pour être en bonne relation avec l'autre, il faut d'abord être en bonne relation avec soi-même et donc mieux **se connaître.**

La quasi-unanimité des élèves que j'ai interrogés considèrent que des temps de non-mixité où l'on se retrouve entre pairs de même sexe sont nécessaires pour devenir soi-même et pour se respecter. *"Les*

---

[67] Ibid. p. 107

[68] op. cit., pp. 56-57

[69] Ibid., p. 90

enfants et les adolescents ont besoin d'espaces sociaux où ils peuvent se construire entre eux, sans être perpétuellement sous la pression de la différence." écrit le sociologue François Barbier-Bouvet[70] .

"À certains âges, ils ont davantage besoin d'être avec des enseignants de même sexe qu'eux dans des classes unisexuées" estime quant à lui Tony Anatrella. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans sa particularité, mais de se préparer plus sereinement à la rencontre heureuse de l'autre sexe. Deux lieux de non-mixité apparaissent prioritaires : **l'éducation affective et sexuelle** (pour permettre une parole plus libre) et le sport, notamment la **piscine** où le corps est exposé. Comment respecter le besoin légitime de **pudeur** ? un mot bien peu à la mode[71] ! Cela se pratique déjà spontanément en sport où les filles expriment leur identité davantage dans la danse et la gymnastique et les garçons dans le foot ou le rugby. Les filles souffrent d'une culture de la compétition masculine.

On sait que l'adolescent passe par une étape essentielle, celle de l'intériorisation de son identité sexuée qui est aussi une phase d'**hésitation** : comment aider une fille à choisir profondément son identité féminine, un garçon à choisir pleinement son identité masculine ? Le complexe d'Œdipe normalement résolu, resurgit à l'adolescence. Cette phase d'hésitation est à accompagner délicatement pour aider le jeune à accéder à sa maturité sexuée. Pour cela, il est essentiel que l'adolescent soit en contact avec des modèles d'humanité harmonieusement accomplis, tant au masculin qu'au féminin, auxquels il pourra s'identifier. Il ne faut pas sous-estimer la pression du discours social dominant qui présente l'homosexualité comme un modèle à part entière, symétrique de l'hétérosexualité, ancré dans la nature. Il est alors essentiel de **s'interdire d'enfermer prématurément l'adolescent dans une pseudo-orientation homosexuelle**, au moment précisément où il intériorise, dans l'hésitation, son identité sexuée.

Proposition : Dans un contexte de mixité généralisée, faut-il aller jusqu'à promouvoir ce qu'on pourrait appeler une **culture féminine** à côté d'une **culture masculine**, en proposant soit des temps et des lieux spécifiques, séparés garçons d'un côté, filles de l'autre, soit des classes non mixtes dans un établissement mixte. Il est peut-être aussi important que persistent quelques lieux d'éducation non-mixtes, ne seraient-ce que pour permettre un choix, et aider à franchir certaines étapes, à certains moments.

4°/ Éducation à la vie affective et sexuelle au service de la croissance intégrale de la personne

En ce qui concerne **l'éducation à la vie affective** des élèves, il faudrait prendre la mesure de qu'induit pour des adolescents le fait d'être mélangés en permanence. Globalement, on constaterait une banalisation voire une*"dégradation des relations entre les sexes*[72] *"* qui ne favoriserait pas la qualité du travail des élèves. Une élève de 1ère ES d'un lycée public évoque son passage dans un collège privé, de filles : *"L'avantage, c'est qu'on était davantage concentrées; donc on travaillait mieux*[73] *"*. *"Une forme de mixité favorise une érotisation des relations qui restreint le sens du travail intellectuel à l'école"* écrit quant à lui Tony Anatrella.

---

[70] *La Croix*, 15.09.1999

[71] Michel Fize, *op. cit.*, p. 237-238

[72] Ibid., pp. 130-137, 144-145

[73] Ibid., p. 212

La question est alors : **Peut-on tout vivre en même temps ?** Est-il possible de mener de front son travail scolaire avec la découverte de l'autre sexe, découverte qui à l'adolescence peut être bien envahissante ? En présence permanente des filles, les garçons ont-ils toujours les moyens psychiques de dominer leurs pulsions ? Les filles sont-elles alors condamnées à s'habiller de manières neutres (pantalons larges et baskets), renonçant à toute expression trop marquée de féminité, afin de ne pas provoquer ou d'être mal comprises, taxées "d'allumeuses" ?

On remarque que des filles entre elles sont heureuses d'exprimer cette féminité (se mettre en jupe, se maquiller, …), mais à l'abri du regard des garçons. On déplore que de la maternelle à la Terminale (où le phénomène évolue un peu), garçons et filles ne se mélangent pas vraiment. N'éprouvent-ils pas le besoin de se protéger, de trouver la juste distance, dans un monde où les relations sont vite érotisées. Il est urgent de retrouver le sens de l'amitié, beaucoup moins valorisée que l'amour. Ne faisant pas intervenir des préoccupations érotiques, l'amitié est un facteur d'équilibre fondamental à l'adolescence. L'objectif d'un lieu d'éducation devrait au minimum être celui de la maîtrise de soi, du respect de soi et de l'autre.

Pourquoi d'ailleurs vouloir que la mixité scolaire soit un paradis exemplaire, dans une société où les adultes eux-mêmes ont souvent bien du mal à se situer et à vivre sereinement la rencontre des sexes ? Ne parlons pas des lycées difficiles, où la relation garçons-filles est très problématique, souvent violente, et douloureusement vécue à cause de la loi très contraignante du **groupe**.

Une mixité sans parole ne produit rien en soi. La mixité a besoin d'être **parlée**, symbolisée, relayée culturellement et symboliquement, sinon elle sera mal vécue.

L'éducation à la vie affective et à l'amour peut être **ce lieu de parole,** si elle ne se contente pas d'asséner des conseils techniques. Une véritable **éducation à la vie affective qui dit le sens de la sexualité et de l'amour,** en vue de l'alliance conjugale est donc nécessaire et très attendue des filles comme des garçons. Il semble dérisoire de se limiter aux programmes officiels français qui concernent le seul cours de biologie, et se contente de décrire les mécanismes de la reproduction et les moyens d'éviter ces mécanismes. Où est prise en charge la dimension humaine, psychique, existentielle, voire spirituelle de la relation affective ? Pourquoi les enseignants de français, de philosophie et autres disciplines ne se sentent-ils pas une responsabilité en ce domaine ? Quelle image de l'amour, du couple, de la sexualité et du mariage ressort des œuvres étudiées pendant le secondaire (Stendhal, Flaubert, Laclos, *Les liaisons dangereuses* …). À quoi bon entretenir le cliché romanesque, et si peu réel, de la passion folle et destructrice comme seule image de l'amour ? Qui dira en revanche les bienfaits d'une œuvre goûtée et intériorisée, telle que celles de Rilke, ou de Claudel ? …

L'enjeu est de préparer les garçons et les filles, y compris ceux qui ont été **blessés** dans leur affectivité et leur sexualité, à vivre une relation d'alliance durable, faite de respect et d'amour authentique. Cela suppose de croire dans les potentialités de chaque jeune, quels que soient ses échecs et ses blessures. Cela suppose davantage encore de reconnaître en chacun une vocation unique et une valeur sacrée.

Il s'agit d'éduquer garçons et filles pour devenir des hommes et des femmes libres et responsables capables d'aimer et d'être aimé, capables de s'engager dans une alliance durable avec l'autre sexe et de fonder une famille. Pour cela, il faut commencer d'abord par accueillir **la beauté et la dignité de son corps sexué,** en connaître précisément les potentialités procréatrices en vue d'une saine maîtrise

de ses pulsions. Éduquer au respect du corps, comme expression de la personne et redécouvrir sa beauté merveilleuse. **Apprivoiser** ce corps, ses rythmes, ses cycles … (cf pédagogie TEENSTAR)

Oser aborder dans des groupes appropriés d'élèves volontaires, avec des adultes formés, les questions délicates, celles qui engagent le sens du corps sexué, des gestes, des rythmes à respecter, la connaissance précise et concrète de son cycle pour les filles, les particularités psycho-physiologiques de chaque sexe en vue d'un plus grand respect de l'autre. On a constaté que plus les filles accèdaient à ce profond respect de leur propre corps, moins il y avait d'avortements et violence sexiste ou sexuelle.

Cette méditation d'une femme vivant et déchiffrant son corps de femme comme un langage dont le sens est à interpréter :
"Mon corps est un corps de femme et la perception qu'il me donne de la réalité en porte l'empreinte … Quatre moments m'apparaissent essentiels. Les cycles mensuels d'abord qui ponctuent ma vie selon un rythme où alternent des hauts et des bas, ces moments où je maîtrise mon corps et ceux où affleure ma fragilité. Régulièrement et obstinément, les règles me rappellent à l'ordre, m'empêchent dans mes projets de m'imaginer autre que je suis … La grossesse, elle, m'a appris ce que c'est qu'attendre, une attente riche en promesses… L'accouchement est ce moment de ma vie où j'ai intensément éprouvé la rupture, cette rupture indispensable à l'apparition d'un être à la vie …L'allaitement, enfin, m'a permis de prendre la mesure du prix à payer pour qu'un être vive. Un prix à donner de soi-même, du plus profond de ses réserves, un prix sur lequel aucune tricherie n'est possible …Mon corps de femme me rappelle sans cesse à mes limites; il m'instruit, lorsque apparaît une vie nouvelle, - sur la valeur du temps - sur le prix élevé que je dois payer de ma propre personne; il me révèle aussi l'altérité de tout être humain, fut-il conçu en mon sein." (Nicole Fatio, *Les Cahiers protestants,* 6, 1979)

Où ose-t-on encore parler de la **pudeur** et de la **chasteté** (que Xavier Thévenot définit comme étant "la maîtrise libérante des pulsions").
Où parle-t-on des vertus de **l'attente**, pour se préparer à aimer en vérité, là où une mentalité expérimentale enjoint de faire des "essais" ?

Seul **l'amour** comme don exclusif de soi rend la sexualité authentiquement humaine. Éduquer aux qualités du cœur, du pardon, de l'écoute et du don de soi, suppose souvent que les jeunes soient encouragés à vivre des liens profonds d'amitié.

"La sexualité doit être orientée, élevée et intégrée par **l'amour** qui, seul, la rend vraiment humaine. Préparée par le développement biologique et psychique, elle croît harmonieusement et ne se réalise en plénitude que par la conquête de la maturité affective qui se manifeste dans l'amour désintéressé et dans la totale donation de soi-même." Congrégation pour l'Éducation catholique, *Orientations éducatives sur l'amour humain. Traits d'éducation sexuelle* (1er novembre 1983), § 6

5°/ Intégrer et former la famille toute entière : une école des parents ?

Favoriser des lieux d'écoute spécialisés en matière de vie affective et sexuelle n'a de sens que si l'institution scolaire dans son ensemble, et dans toute sa pratique éducative intègre ces enjeux de sens, en vue de construire la personne intégrale. Cela suppose d'impliquer les parents.

Est-ce à l'institution scolaire d'assumer cette tâche délicate et essentielle d'éduquer à la vie affective et sexuelle ? Si elle ne peut s'en désintéresser, elle doit néanmoins intégrer le fait que c'est aux parents dans le cadre de l'intimité familiale de donner une parole adaptée à leurs enfants.

L'école ne pourra jamais se substituer à la famille, surtout quand elle est déficiente. Certes elle doit parfois pallier aux manques de paroles, mais elle ne remplacera pas la famille. Dans un contexte de crise du couple et de la famille, apparaît de plus en plus la nécessité de développer dans (ou en lien avec) l'institution scolaire, dès la maternelle, une "**école des parents"**, avec intervenants qualifiés, pour aborder les questions importantes de la vie affective et de l'adolescence :

- fidélité et stabilité du couple conjugal,
- sens et valeur de l'altérité des sexes,
- valeur irremplaçable du mariage fidèle, monogame, une homme-une femme, notamment du point de vue du bien de l'enfant,
- idéologies qui détruisent la famille (*gender theory*, …),
- éducation à la vie affective et sexuelle,
- découvrir la beauté et la dignité de son corps sexué,
- langage du corps, expression de l'amour entre des personnes
- se préparer au mariage, fonder une famille,
- rôle central de la famille dans la vie sociale,…
- Beauté du don de la vie et de procréation.